

Nietzsche, le penseur des cimes



Fabien Nivière

2001

Conférence

Nietzsche, le penseur des cimes

Mesdames, Messieurs,

Chers collègues,

Si je vous ai réunis ici ce soir, c'est tout d'abord pour vous faire partager une passion : une passion qui m'habite depuis maintenant dix ans, date à laquelle, alors élève de Terminale, j'ai découvert, grâce à un excellent professeur, Philippe Granarolo, la pensée secrète et fascinante de Frédéric Nietzsche. Depuis cette rencontre bouleversante, l'intimité que j'entretiens avec ce philosophe n'a fait que s'approfondir, au point que je vis maintenant quasi-quotidiennement en compagnie intellectuelle du grand solitaire de Sils-Maria.

Penseur des cimes, Nietzsche l'était à double titre, comme l'atteste son auto-portrait :

Qui sait respirer l'air de mes écrits, déclare Nietzsche dans son autobiographie datant de 1888 et intitulée Ecce Homo, sait que c'est l'air des altitudes, un souffle rude. Il faut être bien fait pour lui si on ne veut pas y prendre froid. La glace est proche, la solitude formidable – mais que tout est calme dans la lumière ! Que l'on sent de choses au-dessous de soi ! Philosophier, comme je l'ai toujours entendu et pratiqué jusqu'ici, c'est vivre volontairement sur la glace et les **cimes**, à la recherche de tout ce qui est surprise et problème dans la vie, de tout ce qui, jusqu'à présent, avait été tenu au ban par la morale.

L'air des cimes, c'est donc à la fois :

- **l'air des montagnes**, au sens propre – étranger à l'Allemagne (pourtant sa patrie) dont il fuyait le climat pluvieux et inhospitalier tout autant que la balourdise de ses compatriotes, Nietzsche s'est réfugié, dès 1879, sur les cimes de Haute Engadine, dans le petit village de Sils-Maria, à six mille cinq cents pieds au-dessus de la mer et beaucoup plus au-dessus de toutes choses humaines ; chaque été jusqu'en 1889, il refera en solitaire le pèlerinage vers ses chères montagnes inspiratrices.
- mais c'est aussi le **goût de l'élitisme**, au sens figuré – son mépris des masses et sa quête exigeante de l'excellence font de lui le plus élitiste et le plus inactuel des penseurs de son temps, celui dont la philosophie a été dénaturée et victime des plus scandaleuses falsifications (la première trahison fut celle de sa propre sœur Elisabeth Förster-Nietzsche, qui, mariée à

un antisémite notoire que Nietzsche exérait, profita de sa folie pour publier, de son vivant, une œuvre factice intitulée La Volonté de Puissance). La récupération par les idéologues du parti nazi, jeta l'anathème sur la pensée nietzschéenne et interdit une interprétation authentique de l'œuvre durant les cinquante années qui suivirent. L'image d'un Nietzsche anti-nationaliste, anti-raciste et anti-antisémite est désormais parfaitement rétablie¹ ; mais il nous faut à présent redécouvrir le vrai Nietzsche, le philosophe hyper-élite qui, loin de toute caricature dont il a été l'objet, a magistralement prophétisé le déclin de la civilisation occidentale, le nivellement nihiliste de nos sociétés contemporaines et l'espoir improbable de l'émergence du Surhumain.

Cent ans après sa mort, Nietzsche provoque plus que jamais notre modernité. Nous faisons complaisamment le procès de l'élitisme au nom d'une idéologie égalitariste, nous diabolisons la recherche de l'excellence et mélangeons sans discernement hiérarchie et nationalisme – voire fascisme, ce qui en est la pire des trahisons : c'est pourquoi le message nietzschéen doit être plus que jamais médité, car il est le seul qui nous permet à la fois de mieux comprendre les dangers et les enjeux de notre modernité et d'en dépasser les impasses et les contradictions : l'élitisme, ce chemin des cimes, que l'on condamne surtout par impuissance à le suivre, est pourtant le meilleur rempart contre la barbarie totalitaire et le relativisme misarchique des valeurs [doctrine du "tout vaut tout"]. Voilà ce dont j'aimerais vous convaincre ce soir.

* * *

Nietzsche fait changer le sens même de la philosophie. Avant lui, tous les philosophes recherchent la vérité au moyen de la raison. Nietzsche fait de la philosophie une histoire de **goût** (*sophia* vient du grec *saphes*, "qui a du goût") ; le sage c'est celui qui pratique la gustation, la connaissance subtile et sélective. Prenant comme fil directeur le corps, jusqu'alors méprisé par la morale, les religions et la pensée, il se compare à un **médecin des civilisations** qui flaire la santé et la maladie par la **recherche des symptômes**. En effet, chaque pensée est déjà un symptôme de l'état de notre corps :

¹ Rappelons les fragments les plus significatifs :

Anti-nationalisme et anti-antisémitisme. L'ère de Bismarck (l'ère de la crétinisation allemande), sur ce sol marécageux prospèrent aussi, comme il se doit, les plantes spécifiques des marais, par exemple les antisémites (1885 – 1887).

Antiracisme. Qui hait le sang étranger ou le méprise, n'est pas encore un individu, mais une sorte de protoplasme humain (1881 – 1882), plénitude de la nature qu'il faut s'efforcer d'atteindre par accouplement des contraires : pour ce faire mélange de races (1884).

- Si nous sommes puissant et sain, nous possédons alors une volonté **active**, riche, joyeuse, affirmative, qui aime la vie dans sa plénitude et la célèbre dans son exubérance ; nous disons oui à l'existence, à la fierté, à l'orgueil, au sexe, à la saine rivalité entre pairs.
- Si, au contraire, nous nous sentons impuissant et frustré, notre volonté est alors **faible**, appauvrie, malheureuse. Nous disons non à l'existence, nous préférons tout ce qui est petit, faible, malvenu, chétif et malade. Cette impuissance remplit notre volonté de haine et la conduit par tous les moyens à calomnier la vie, en se vengeant de tout ce qui est noble et sain.

Or, quel goût, quel état du corps traduit en nous la confiance en la raison, cette sacro-sainte raison qui règne en maîtresse absolue dans la philosophie depuis Socrate ? Pourquoi préférer la morale et la vérité au mensonge et à l'erreur ? Pourquoi condamner le corps comme immoral et animal et lui opposer la moralité de la raison et de la conscience ? Qui parle ? Qui condamne la vie ? L'interprétation renvoie à l'état de santé ou de maladie de l'interprète. Nietzsche transforme la philosophie en une activité médicale. Osant le premier une question inédite et dangereuse, il introduit dans la philosophie la **généalogie de la morale et de la vérité** : quelle est, d'une part, l'origine de nos valeurs morales ? Quels instincts président à leur naissance ? Et, d'autre part, quelle est la **valeur de cette origine elle-même** ? Bref, quelle est la **valeur de cette source des valeurs** que l'on appelle la **morale** ? Ces valeurs sont-elles transcendantes et divines ou bien plongent-elles leurs racines dans le sol de l'instinct et de l'animalité ? Question dérangeante entre toutes : que vaut, en effet, la raison si on la mesure dans l'optique de la vie ? Nietzsche se lance alors dans l'interprétation du corps des philosophes. Premier penseur du **soupçon**, il ausculte de son marteau les corps sains et les corps malades, détectant dans leurs résonances les forces qui veulent vivre et celles qui veulent mourir. Le marteau ausculte et détruit à la fois toutes les forces déclinantes.

La thèse générale de Nietzsche est que, depuis vingt-cinq siècles, une seule et même civilisation domine en Occident, celle de la décadence, de la maladie, qui a triomphé sur la volonté de vivre et a empoisonné de son venin l'existence des bien portants : le petit, le pauvre, l'homme humble, le malade, le réprouvé, le raté, l'a systématiquement emporté sur le bon, le noble, le puissant, le beau, l'homme heureux. L'histoire de l'Occident est celle d'une **révolte d'esclaves**, au cours de laquelle **les faibles et les masses ont renversé l'élite**. De Socrate à nos jours, une seule et même volonté de néant l'a emporté, entraînant la civilisation sur la pente du

nihilisme : une **volonté de néant et de mort** a triomphé, revanche des faibles et des décadents de toutes les époques.

Socrate et sa philosophie, le christianisme, la démocratie, le socialisme et le capitalisme sont stigmatisés par Nietzsche comme les figures d'une seule et même **crise nihiliste**, d'un effondrement général des valeurs qui cache une volonté de mourir. Mais si les haineux envers la vie l'ont emporté, comment ont-ils réussi ce renversement des valeurs, ce coup de force unique dans l'histoire s'ils sont précisément les faibles ? Comment l'homme du troupeau, le **type grégaire**, a-t-il vaincu l'homme d'exception ? Pour comprendre ce renversement, il faut revenir à l'aurore de la pensée, c'est-à-dire à l'époque de la grande santé hellénique.

1 L'amour de la vie : les Grecs présocratiques

Le monde des présocratiques est un monde de créativité extraordinaire, un monde **tragique**, redoutable. Sur le sol grec ont fleuri des plantes d'exception ; tous les types de philosophes ont vu le jour (le scientifique, le moraliste, le réformateur politique, l'artiste). Ces grandes individualités originales ont même failli réussir à former une "république des génies". Ces hommes étaient courageux, nobles, sensuels, belliqueux (ils voulaient se **surpasser**, non se détruire) mais raffinés, créateurs, spirituels. Ils célébraient la beauté de la vie et assumaient dans un pessimisme joyeux la violence de l'existence². Le pessimisme viril des Grecs ne peut pas se comprendre, aussi longtemps que nous en faisons un synonyme du découragement et de la lassitude. Le pessimisme peut se comprendre de deux manières :

- Un pessimisme qui signifie l'abandon, la défaite de la volonté devant le caractère cruel et insupportable du destin. Il s'énonce ainsi : "la vie ne vaut rien". C'est un pessimisme de la décadence, de l'épuisement, de la lâcheté. Nietzsche

² Ce qui est grec : la dureté croissante, la vigueur des sens, l'impudeur, le manque de sens historique, la rivalité, la haine de la barbarie, la haine de l'indéterminé, de l'informe, de l'enflure ; la simplicité des habitudes ; créer des dieux, parce qu'on sent le besoin de se donner une société supérieure.

Nietzsche. La Volonté de Puissance. Tome II. Page 398. § 429.

Voir aussi :

Un corps sain et agile, un esprit pur et profond dans la contemplation des choses les plus proches, une libre virilité, la croyance à la bonne race et à la bonne éducation, la valeur guerrière, l'émulation dans l'αριστευειν ["se surpasser"], le goût des arts, le respect du libre loisir, le goût des libres individualités, des faits symboliques.

Nietzsche. *Ibidem*. § 427.

l'appelle **pessimisme de la sensibilité** et il l'attribue à Schopenhauer puis à Wagner, ces "chrétiens déguisés".

- Un pessimisme de la force, qui voit dans la souffrance un grand stimulant pour la vie, une occasion de montrer sa grandeur. Il s'énonce ainsi : "la vie est certes dure mais c'est un aiguillon pour me faire grandir". Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort. Les anciens Grecs étaient des pessimistes de cette trempe-là. Dans l'Essai d'autocritique de son premier travail philosophique d'envergure, La Naissance de la Tragédie, Nietzsche définit ce trait caractéristique des Grecs, que toute sa philosophie ultérieure ne cessera d'approfondir et de radicaliser : Y a-t-il un pessimisme de la force ? Une prédilection intellectuelle pour ce qu'il y a de dur, d'effrayant, de cruel, de problématique dans l'existence qui viendrait du bien-être, d'une santé débordante, d'une plénitude de l'existence ? Y a-t-il, peut-être, une souffrance de la profusion même ? Un irrésistible courage du regard le plus aigu qui requiert le terrible contre l'ennemi, le digne ennemi contre qui éprouver sa force – auprès de qui apprendre ce qu'est la terreur ? Que signifie précisément chez les Grecs de la meilleure époque, de l'époque la plus forte et la plus courageuse, le mythe tragique ? Et le prodigieux phénomène du dionysiaque ? Et née de lui, la tragédie ? Par sa lecture entièrement inédite de la pensée grecque, Nietzsche renoue avec le monde perdu d'Eschyle et de Sophocle dont il admire la noblesse et la grandeur exemplaires.

Ces Grecs, royaux et terribles, aimaient la bagarre (*l'Agôn*), les belles manières, mais savaient la nécessité de l'esclavage et ne reculaient pas devant le cruel droit de guerre, qui donnait au vainqueur le droit d'exécuter tous les citoyens mâles et de vendre comme esclaves femmes et enfants ; dans une conférence écrite en 1872, intitulée La joute chez Homère, Nietzsche rappelle ainsi les mœurs inflexibles de ces hommes d'honneur qui préféraient la mort à l'humiliation :

Lorsque Alexandre fait percer les pieds du valeureux défenseur de Gaza, Batis, et l'attache vivant à son char pour le traîner derrière lui sous les huées de ses soldats, c'est là une répugnante caricature d'Achille, qui, de nuit, moleste le cadavre d'Hector en le traînant de la même façon : mais même ce dernier trait a quelque chose d'outrageant et qui inspire l'effroi³.

Cette violence, qui nous plonge dans un abîme de haine, a de quoi nous choquer – à juste titre ; mais il ne faut pas oublier que, pourtant, rien ne révoltait plus les Grecs que les excès de barbarie, explosions dionysiaques qui leur venaient d'Asie. Les anciens Grecs distinguaient en effet deux déesses de la guerre : la vieille Eris, qui symbolisait la guerre destructrice et barbare (pulsion de mort) et la jeune Eris, déesse de la saine rivalité qui élevait la vie en chacun au moyen d'une saine compétition exigeante (pulsion de vie). C'est

³ Nietzsche. La philosophie à l'époque tragique des Grecs. La joute chez Homère. Page 192

exclusivement cette puissance de vie, cette force ascendante que Nietzsche retient dans sa louange des Grecs.

Chacun rivalisait de génie et d'inventivité avec son voisin pour produire une plus belle image de l'homme. Ces beaux fauves, puissants, valeureux, exubérants, étaient des héros ingénus⁴, crus et verts comme la vie qui agissaient dans l'innocence de leurs pulsions sans s'occuper des autres et ne connaissaient pas le remords (pure invention judéo-chrétienne) mais seulement la honte que leur inspirait la faiblesse :

Ne rien accepter en échange de quoi nous ne puissions rien rendre, ressentir de la *honte* mêlée au *plaisir* quand on nous fait du bien, voilà qui est noble. "Se laisser aimer", c'est vulgaire.

Cet amour immodéré de la vie était même visible dans la religion des anciens Grecs. Il est vrai qu'ils croyaient en la possibilité d'une survie de l'individu après la mort ; mais cette survie n'était qu'une ombre de vie, un fantôme pâle, affadi, évanescent, qui permettait tout juste au mort d'errer, comme une âme en peine, dans les labyrinthes et les cavernes de l'Hadès. Le Grec du temps d'Homère et d'Hésiode préférait, tel Ulysse, être un simple berger dans ce monde plutôt que le roi de l'Empire des morts. La vie se célébrait d'abord sous le soleil qui dorait la santé et la beauté des corps robustes.

Le Grec connaissait le Chaos. Il était à la fois en lui et autour de lui. Il grondait dans son cœur, aux portes de la cité menacée par l'invasion des barbares, au fond du Tartare où les Titans, première génération de dieux, mettaient en péril la tranquille sérénité des Olympiens et des hommes qui vivaient en surface. La force des Grecs fut leur puissance d'assimilation, leur capacité à intégrer le chaos venu d'Asie à la beauté sereine des dieux de leur Panthéon. La Naissance de la Tragédie distingue, dans le peuple grec, deux forces de la nature, qui sont aussi bien des symboles cosmologiques que des principes esthétiques :

- **Dionysos, dieu de la force**, de l'ivresse, de la surabondance, de la sensualité, de la cruauté, de la création perpétuelle. C'est la puissance du Chaos primordial.
- **Apollon, dieu de la forme**, de la beauté, la clarté, de l'apparence, du rêve et de l'individuation, canalise et contrebalance la fougue de Dionysos. Il transfigure la cruauté de la vie par la beauté de l'art, il met l'écran protecteur des arts plastiques entre la nature déchaînée et la vie humaine. L'art consolait les Grecs de la violence vitale dans une tension dynamique et ascendante.

⁴ J'aime la superbe truculence d'un jeune fauve qui joue avec grâce et déchire en jouant.
Nietzsche Fragments posthumes, 1885 – 1887, 11 [193], Page 64.

Heureux de vivre, les Grecs ne ressentait pas la tentation de s'évader dans un arrière monde consolateur et acceptaient, dans un pessimisme viril et joyeux, l'illusion nécessaire de l'art ; ils n'étaient pas naïfs et affaiblis au point de croire aux dieux qu'ils créaient. Les dieux eux-mêmes n'étaient que leur excès de vie projeté dans les choses, la surabondance d'une vertu qui donne et rayonne de sa puissance en remerciant et en bénissant l'existence. Mais les dieux, pensaient les Grecs, tout comme les hommes, doivent mourir, soumis à l'implacable destin de la nature (la Moire)⁴. Ainsi, la vie fécondait l'art et l'art protégeait contre l'ardeur de la vie.

La tragédie grecque représente la tension et l'harmonie de ces deux forces antagonistes au sein d'une unité supérieure.

* * *

Cependant, toutes les civilisations étant mortelles, les Grecs vieillissent mal. Leur belle unité dégénère et se volatilise dans un individualisme fratricide, même au sein de la Cité. La dissolution de la cité antique s'opère lorsque le ciment des croyances collectives et mythiques s'effrite. Les Grecs perdent confiance en eux-mêmes, leur supériorité ne leur apparaît plus comme une évidence. Les guerres médiques accélèrent le processus de décadence, les instincts des Grecs deviennent anarchiques et se dressent les uns contre les autres. Le corps, physique comme social, perd son harmonie, les pulsions ne se contrebalancent plus mais perdent leur unité organique et s'entredéchirent sans concourir [l'anarchie est pour Nietzsche une guerre intestinale, un dérèglement du corps qui se suicide]. Face à la décadence, les Grecs n'avaient donc que deux solutions :

- Ou bien sombrer dans la barbarie et le chaos (suicide brutal),
- Ou bien mourir à petit feu en inventant un remède ; mais un remède inventé par un corps malade ne peut être lui-même qu'un remède malade, c'est-à-dire un poison. Socrate et sa raison **sont** ce remède-poison (suicide lent : sentant qu'il va

⁴ Sur la mortalité des dieux grecs, voir la tragédie d'Eschyle, Prométhée enchaîné, l'échange entre Prométhée et le chœur :

Le chœur : _ Et qu'est-ce qui gouverne l'inévitable ?

Prométhée : _ La triple Parque et les Erinyes souveuses.

Le chœur : _ Zeus serait-il alors plus faible qu'elles ?

Prométhée : _ Il ne saurait échapper à son destin.

Eschyle. Prométhée enchaîné. 515-535. Bibliothèque de la Pléiade. Pages 209 et 210.

mourir, le corps invente la raison comme planche de salut pour retarder sa mort)⁶.

En vieillissant ou en devenant malade, nous cherchons des explications, des raisons à notre maladie. Ainsi naissent la raison et la dialectique, symptômes de la décadence de l'instinct. Le monde de Socrate, ce maniaque de la raison, est tout proche. On se pose des questions lorsque le corps perd son naturel, sa maîtrise, sa santé : **et si la philosophie était une maladie ?**

2 La haine de la vie

2.1 Socrate, le début de la décadence

Socrate a bien senti la maladie de la civilisation grecque, la perte de sûreté de son instinct. Pour éviter aux Grecs le retour à l'animalité et à la barbarie, il propose une thérapie de choc : puisque le corps se détraque, il faut le contrôler, le domestiquer. Socrate se fait dompteur. Mais le fauve est dans son corps comme dans celui des autres. Il prêche une **éthique de la connaissance**, hostile aux instincts, aux apparences. Le corps devient le symbole du mal, le résidu d'animalité en l'homme contre lequel il s'agit de lutter. Socrate n'aime pas la vie et ses passions ; il est le premier modèle de l'**homme théorique** qui condamne le corps, par peur d'être entraîné dans sa chute. Il se méfie de ses tripes. Dans un organisme sain, la raison est simplement critique et l'instinct est ce qui nous fait agir. Chez Socrate se produit un renversement : son instinct devient critique, sa raison créatrice. C'est une pathologie : Socrate, dit Nietzsche, était laid comme un monstre [Provocation : la laideur est-elle le signe extérieur de la maladie ?!].

Mais si la raison permet de ne pas sombrer brutalement dans la barbarie, elle est cependant un pis-aller, à la fois symptôme du mal et remède. Etre obligé de lutter contre ses instincts est le signe même de la décadence. L'autre, l'inconscient, est en soi (le ver est dans le fruit). Tant que la vie suit une courbe ascendante, bonheur égale instinct : l'aristocrate ne se justifie pas, ne demande pas pourquoi. Il légifère, commande et se fait obéir par une nécessité et un charisme naturels.

⁶ Voir Nietzsche. Crépuscule des Idoles. Le Problème de Socrate.

⁷ Le concept de "philosophie" comme activité rationnelle n'est introduit qu'à partir de Platon dans la pensée grecque ; on peut donc se demander si philosopher n'est pas une activité décadente de fin de vie, lorsque notre santé décline...

Socrate, à l'inverse, veut tout démontrer, tout décortiquer. Il chicane, invente la **dialectique**. Il déclare qu'il faut connaître pour être vertueux, que "nul n'est méchant volontairement", liant ainsi pour la première fois morale et connaissance pour mettre à mort art, instinct, inconscient. Socrate incarne la haine et le ressentiment des plébéiens d'Athènes contre les aristocrates. En plaçant la raison au-dessus du corps, il invente contre ces derniers un instrument de vengeance à destination de tous les opprimés. Lui-même plébéien, il met en place, pour la première fois dans l'histoire, la **révolte des esclaves** et racole tous ceux qui veulent se venger. Nietzsche trouve une preuve supplémentaire de la décadence du "père des philosophes" dans une anecdote que raconte Platon, à l'occasion de la mort de son maître. Il nous la rapporte au paragraphe 340 du Gai Savoir, intitulé Socrate mourant :

J'admire le courage et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il faisait, disait – et ne disait point. Ce démon et preneur de rats d'Athènes ironique et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les plus orgueilleux jeunes gens, n'était pas seulement le bavard le plus sage qui fût jamais : il avait autant de grandeur dans le silence. J'eusse aimé qu'il fût demeuré silencieux aux derniers instants de sa vie : – peut-être eût-il alors appartenu à un ordre d'esprits encore plus élevé. Était-ce la mort ou le poison, la pitié ou la malignité – quelque chose en cet instant lui délia la langue et il dit : "O Criton, je dois un coq à Esculape". Cette risible et terrible "dernière parole" signifie pour qui sait entendre : "*O Criton, la vie est une maladie !*". Est-ce possible ! Un homme tel que lui, qui avait vécu gaiement et comme un soldat aux yeux de tous – était un pessimiste ! Il n'avait donc fait autre chose que bonne contenance à l'égard de la vie, que cacher de son **vivant** son ultime jugement, son plus intime sentiment ! Socrate, Socrate a donc *souffert de la vie* ! Et il s'en est encore vengé – au moyen de ce mot obscur, horrible, pleux et blasphématoire ! Fallait-il encore que Socrate en vint à se venger ? Un grain de générosité manquait-il à sa surabondante vertu ? – Ah, mes amis ! Il nous faut surmonter même les Grecs⁸ !

Pourquoi remercier le dieu de la médecine aux portes de la mort ?
Réponse de Nietzsche : Socrate voulait mourir, sa condamnation à mort n'est qu'un suicide masqué.

2.2 Le christianisme

Socrate, cet homme vulgaire, rusé, plébéien et caricatural, ouvre une voie royale à la revanche des esclaves, retors et venimeux ; les chrétiens reprendront le flambeau. Féru des filiations, Nietzsche n'a pas de peine à suivre le fil de la haine à travers les méandres de l'histoire. Dans La Généalogie de la Morale, il leur applique sa symptomatologie.

Quel type d'homme **le chrétien** symbolise-il ? Un animal domestique, grégaire et haineux, parce que malade. Renouant avec l'histoire du christianisme historique primitif, Nietzsche montre que

⁸ Nietzsche. Le Gai Savoir. Pages 231 et 232. § 340.

les chrétiens sont, à l'origine, une petite secte d'opprimés et d'opposants à l'Empire romain, dont Saint Paul enflamme le besoin démesuré de faire mal et de se venger des dirigeants politiques. En fait, Nietzsche distingue soigneusement la **doctrine du Christ** du **christianisme** qui en est la plus honteuse trahison. Le Christ, tout comme Bouddha⁹, est tout sauf un révolutionnaire : c'est un non-violent, un pacifique et un décadent exemplaire qui enseigne que le royaume des Cieux est un état du cœur, et non quelque chose d'au-dessus de la Terre qui viendrait après la mort. Nietzsche voit en lui un créateur de valeurs et ressent même à son égard une admiration non dissimulée. Le seul point essentiel qui distingue le Surhumain du Christ est que le premier enseigne à ses disciples de se détourner de lui et de trouver leur propre voie (signe d'indépendance et de force), tandis que le second, prêcheur de religion, enseigne la bonne parole et invite les autres hommes à imiter son exemple. Le Christ est sans haine, il n'est qu'amour ; sa doctrine est une **pratique existentielle**, un style de vie qui est le résultat d'une physiologie épuisée et repose sur deux principes :

- une **haine instinctive de la réalité** – il ne supporte plus le contact avec le monde extérieur, il souffre d'une hyper-excitabilité du sens du toucher (comme dirait Michaux, qui laisse une trace, laisse une plaie¹⁰). Il s'emmure dans le royaume du dedans, la seule forteresse du monde qui nous protège contre la douleur et les aléas de la vie.
- un **évangile de l'amour** en toutes circonstances. Cet évangile se résume dans le précepte "ne résiste pas au méchant". Le paradis est sur Terre, le Royaume de Dieu est **en vous**, ici et maintenant : c'est l'amour, la pitié, le partage entre les hommes – le socialisme avant la lettre.

Cependant, la crucifixion infamante du Christ scandalise ses disciples qui cherchent des responsables. Il faut un bouc émissaire ; on a besoin de représailles, de jugement. Saint Paul, qui symbolise la haine spiritualisée du prêtre retors, falsifie alors scandaleusement le message du Christ sur le chemin de Damas, et il invente, en illuminé malveillant, la fable de la résurrection et du jugement dernier. Il accuse ouvertement le pouvoir politique de la mort du Christ. Il

⁹ Le bouddhisme est pour Nietzsche comme le christianisme : une religion de la lassitude, de l'asthénie de la volonté. Mais contrairement à ce dernier qui, dans sa mesquinerie, cherche un bouc émissaire et un responsable à sa misère, la religion de Bouddha est un hédonisme de la lassitude, la plus belle façon de bénir la vie avant de se retirer, la bénédiction d'une belle soirée avant le coucher du soleil. Le bouddhiste a une volonté conséquente de détachement, de néant. Il a tout vu, tout goûté, il est revenu de tout et il attend paisiblement la mort.

¹⁰ Michaux Tranches de savoir. Cercle des arts.

racole alors tous les révolutionnaires par un double coup de force : non seulement la doctrine du péché permet aux Juifs de saper souterrainement la bonne conscience des Romains mais, en plus, le jugement dernier permet de différer la vengeance dans l'imaginaire en supportant sa vie d'esclave et en attendant la révolution promise dans l'Au-delà. Saint Paul introduit :

- Un **dualisme métaphysique** (croyance aux deux mondes) – les esclaves, il est vrai, sont des bagnards sur Terre, mais, prétend-il, le Christ leur a promis une **résurrection dans l'Au-delà** et, surtout, une **vengeance** contre tous ceux qui les exploitent ici-bas. Ce qui est faible aux yeux du monde, ce qui est fou, vil et méprisé, Dieu l'a choisi... (Lettre aux Corinthiens. 1. 27). C'est par ce signe que Dieu reconnaîtra les siens ! L'**arrière monde** inventé n'est plus le double pâlot de la réalité *post mortem* des présocratiques mais le modèle idéal qui va servir à dévaloriser et à condamner le monde sensible.
- une **immortalité personnelle**, c'est-à-dire une valeur individuelle infinie – dans le royaume de Dieu, un homme égale un autre homme, il n'y a plus d'injustice : tous frères, parce que tous fils d'un même père céleste, nous sommes tous égaux. Nietzsche montre parfaitement que l'égalité est fille de la religion. L'homme le plus vil se voit ainsi offert une aussi grande valeur que le plus noble.

Par conséquent, l'esclave est doublement heureux : il assouvit sa haine ici-bas et sera récompensé... plus tard, après sa mort.

Le complot de Saint Paul est d'autant plus efficace qu'il prend le relais d'une autre mystification plus ancienne dans l'histoire du judaïsme accomplie par les prêtres juifs : Nietzsche explique, dans La Généalogie de la Morale, que le renversement des valeurs aristocratiques est le propre même de l'histoire des Juifs. Utilisant la mauvaise conscience comme arme pour culpabiliser les nobles [le poignard des faibles... et des femmes], les prêtres juifs (devenus pour l'occasion les bergers du troupeau) ont pactisé avec les esclaves afin de renverser l'aristocratie guerrière. Ils ont inventé pour cela la **doctrine du péché**. Pour pouvoir mieux dominer et punir, les prêtres introduisent la croyance au libre arbitre : un mythe bien utile ; en effet, si le fort est libre d'être fort, c'est donc qu'il est **coupable de ne pas vouloir être faible** comme les autres. Il faut donc qu'il se morfond dans le remords pour expier son crime avant d'être châtié par Dieu (doctrine du **Jugement dernier**). Fin des temps, négation du Temps, l'Apocalypse est la croyance millénariste que tous les opprimés attendent comme le Messie : le moment de la délivrance, celui de l'inversion des valeurs terrestres. Et, pour mieux patienter, le péché devient moyen de torture sur la Terre avant le

gril de l’Au-delà : drôle de procédé pour une religion qui passe pour le comble de l’Amour et de la charité !

Nietzsche constate en outre un renversement linguistique hautement révélateur de la prise de pouvoir des faibles : alors que pour l’aristocratie guerrière, le “bon” était d’abord l’appellation de l’homme supérieur, noble, courageux, belliqueux, sensuel, voire cruel et le “mauvais” l’homme inférieur, le faible, le lâche, pour l’esclave, ces valeurs sont complètement inversées. La Généalogie de la Morale relate cette révolution linguistique sans précédent :

Les misérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les petits seuls sont les bons ; ceux qui souffrent, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis de Dieu ; c’est à eux seuls qu’appartiendra la félicité – par contre, vous autres, vous qui êtes nobles et puissants, vous êtes de toute éternité les méchants, les cruels, les vicieux, les insatiables, les impies, et, éternellement, vous demeurerez aussi les réprouvés, les maudits, les damnés¹¹ !

Depuis, le christianisme a pris le relais de l’Ancien Testament, mais la révolte des esclaves s’est maintenue. L’Eglise a travaillé à faire dégénérer l’homme, à le rabougir, à dissimuler la haine des faibles sous le masque de la “religion de l’Amour”. La religion chrétienne a corrompu l’innocence et la beauté de vivre, elle a fait de la vie terrestre un enfer. Le but du prêtre est donc un projet sadique : faire souffrir pour que l’on ait besoin du prêtre (pour souffrir encore plus...) !

Nietzsche appelle **idéal ascétique** la stratégie perverse des prêtres qui condamne la bonne santé, la sensualité et la noblesse au nom d’un idéal exsangue (le Paradis promis au juste), une négation de la vie et du temps (Dieu et son Eternité), permettant aux faibles de se venger. La morale devient alors synonyme d’une révolte contre la vie, d’une **anti-nature**. On utilise l’**arrière monde** pour mieux cracher sur le monde. [L’idéal de justice n’a-t-il pas été que cela jusqu’à présent ?]

La virulence de Nietzsche culmine dans L’Antéchrist. Il y proclame que la morale et le christianisme sont les ennemis publics n° 1 :

En déclarant le monde laid et mauvais, le christianisme a rendu le monde laid et mauvais.

De plus, condamner la vie est impossible car un vivant ne connaît la vie qu’à partir de lui-même. Le monde dans son ensemble n’est pas évaluable. Tout jugement n’est que le reflet de celui qui juge. En disant que la vie ne vaut rien, le faible ne fait que dire que la vie qu’il mène, **sa vie**, ne vaut rien ; il nous révèle sa maladie :

¹¹ Nietzsche. Généalogie de la Morale. Première dissertation. Page 232. § 7.

Une condamnation de la vie édictée par un être vivant n'est en fin de compte que le symptôme d'un certain type de vie : la question de savoir si cette condamnation est justifiée ou non ne se pose même pas. Il faudrait être placé *hors* de la vie, et, par ailleurs, la connaître aussi bien que quiconque, que beaucoup, que tous ceux qui l'ont vécue, pour avoir seulement le droit d'aborder le problème de la *valeur* de la vie : autant de raisons qui prouvent que le problème n'est pas à notre portée¹².

Qui a donc intérêt de s'évader de la réalité par le mensonge ? Celui qui souffre de la réalité. Mais souffrir de la réalité, cela veut dire être une réalité manquée...

Le sens de la vie est donc une fausse question. Il n'y a de sens qu'à l'intérieur de la vie et qu'à partir d'elle. Le sens de la vie, c'est la vie du sens, la force d'inventer un chemin : sain ou malade.

* * *

L'analyse du type chrétien permet à Nietzsche d'opposer deux morales irréconciliables, celle du **maître** et celle de l'**esclave** :

- le maître se caractérise par une autorité indiscutable, une fierté et une innocence naturelles, un rayonnement généreux qui embellit toute chose qu'il illumine de sa présence. C'est l'homme de la plénitude. Ivre de santé et de vie, c'est un créateur de valeurs, un homme **actif** qui juge l'autre à partir de lui-même. Le maître dit : "je suis bon, donc tu es méchant" ; son évaluation part de lui, son égoïsme n'est pas vol de la richesse de l'autre mais don par excès, qui fait plaisir à l'autre tout en se faisant plaisir. Purement affirmatif, positif.
- l'esclave, au contraire, se caractérise par sa faiblesse, sa mesquinerie, sa ruse, sa volonté haineuse de rabaisser tout ce qui est hors de sa portée. Incapable de s'imposer naturellement par la force de son caractère, il se retire dans l'imaginaire pour y ressasser le fantasme de sa vengeance et de sa révolution. C'est un homme réactif, qui juge lui-même à partir de l'autre. L'esclave dit : "tu es méchant, donc je suis bon" ; son évaluation part de l'autre, sa mauvaise santé se traduit par l'impuissance à affirmer, d'emblée et positivement, ses propres valeurs et par le besoin d'actions extérieures auxquelles il se contente de réagir. La négation est donc le propre de son comportement.

* * *

Remarque : il est essentiel de saisir toute la subtilité de ces définitions ; l'esclave et le maître ne sont, d'une part, ni des déterminations sociales, ni des différences biologiques. Nietzsche ne trie pas les individus selon leur race ni selon leur classe. Oublier

¹² Nietzsche. Crépuscule des Idoles. La morale, une anti-nature. Page 85. § 5.

cela, c'est faire de la pensée de Nietzsche la plus scandaleuse des caricatures, ce que ne se sont pas privés de faire, chacun à sa manière, les idéologues nazis ou les adversaires gauchisants de l'élite. Son élitisme ne renvoie à aucune espèce de hiérarchie entre les hommes qui a déjà existé dans l'Histoire. Le maître, c'est celui qui aime la vie, l'esclave, celui qui ne l'aime pas et veut s'en venger. Rappelons la très claire mise au point que fait Nietzsche dans un fragment de décembre 1888, à propos de sa transvaluation de toutes les valeurs :

J'apporte la guerre. *Pas* entre peuples : je ne trouve pas de mots pour exprimer le mépris que m'inspire l'abominable politique d'intérêts des dynasties européennes, qui, de l'exaspération des égoïsmes et des vanités antagonistes des peuples, fait un principe, et presque un devoir. *Pas* entre les classes. Car nous n'avons pas de classes supérieures, et, par conséquent, pas d'inférieures [...]. J'apporte la guerre, une guerre coupant droit au milieu de tous les absurdes hasards que sont peuple, classe, race, métier, éducation, culture : une guerre comme entre montée et déclin, entre vouloir-vivre et *désir de se venger* de la vie, entre sincérité et sournoise dissimulation¹³...

D'autre part, personne n'est complètement maître, ni complètement esclave : ces termes sont des métaphores pour désigner les instincts opposés en tout homme selon des proportions différentes. Ainsi, l'esclave a toujours un peu de maître en lui et le maître doit lutter sans relâche contre le danger de la décadence : même dans Nietzsche, il y a beaucoup de Socrate !

2.3 **La mort de Dieu**

Au XIX^e siècle, la science positiviste et la biologie de l'évolution ébranlent largement la croyance en un au-delà. Les eaux de la religion baissent et la **mort de Dieu**, dont Nietzsche se fait le héraut, signifie que tout dualisme métaphysique, toute croyance en un autre monde se trouve compromise. C'est l'effondrement brutal des valeurs, le **nihilisme**. Il survient quand l'homme découvre avec effroi que l'objet de ses croyances n'était en fait que la projection aliénée et fantasmée de ses désirs. Jusqu'à présent artistes pris au piège de notre création, nous nous sommes agenouillés devant des idoles, inventées sans le savoir. Des images de nous-même. Les hommes ont utilisé la conscience comme un narcotique pour endormir la conscience. Douter de Dieu, c'est ouvrir sous nos pieds un abîme où s'engouffre notre confiance en la morale : désormais orphelins en ce monde, il nous manque la direction, le but, le fondement et le pourquoi de nos actions.

Car si Dieu est mort, comme le dit Kirilov dans Les possédés de Dostoïevski, tout est permis.

¹³ Nietzsche. Fragments posthumes. 1888. XIV 25 [1]. Page 377.

- D'une part, Nietzsche a compris très tôt que la fin de la croyance religieuse serait un bouleversement sans précédent dans l'humanité, un événement catastrophique qui laisserait les hommes orphelins, dans un monde vidé de son sens et soumis à l'arbitraire de la barbarie et de la violence ; meurtrier de Dieu et de tous les idéaux, l'homme moderne ne croit plus en rien et n'est pas encore assez fort pour croire en lui-même. En effet, la plupart des hommes ont besoin d'une morale, d'un "tu dois" comme d'un garde-fou, qui les protège eux et les autres des pires excès. La mort de Dieu, révélée pour la première fois dans Le Gai Savoir au paragraphe 125, donne à l'homme le vertige devant le néant. Nietzsche met en scène un homme insensé qui allume une lanterne en plein midi sur la place du marché et, affolé, cherche Dieu : Où est Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué* – vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à déchaîner cette terre de son soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? Vers quoi nous porte son mouvement ? Loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue ? Et cela, en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne fait-il pas nuit sans cesse et de plus en plus nuit¹⁴ ?
- D'autre part, la mort de Dieu est un événement si disproportionné à notre petitesse qu'il faudra plusieurs siècles, pense Nietzsche, pour que le nihilisme dessine ses rivages de mort en Occident : telle une bombe à retardement, la nouvelle du nihilisme est une déflagration, dont les ondes de choc vont mettre un certain temps à déferler ; Nietzsche se fait ainsi le prophète du XX^e siècle et ceux à venir.

Le nihilisme pose à l'homme un redoutable défi : la croyance en des idoles, même si elle n'est qu'une aliénation qui nous asservit à nos propres productions (l'idolâtre imagine Dieu à son image et comme Pygmalion, s'agenouille devant son œuvre), est cependant nécessaire pour tous ceux qui préfèrent obéir et n'ont pas le courage d'être des créateurs. La croyance en Dieu possédait un double avantage :

- D'une part, elle **tenait l'homme en bride** par sa croyance, qui moralisait son action par peur du châtement divin (Dieu comme gendarme servant de garde-fou moral),
- D'autre part, elle le **rendait créateur**, stimulait sa volonté à élever des cathédrales ; sans la croyance en Dieu, jamais les plus belles créations occidentales, tant artistiques que littéraires, n'auraient été possibles (Dieu comme garant de la créativité de l'homme). Nietzsche est catégorique : mieux vaut vouloir le Rien (l'illusion de Dieu) que ne rien vouloir du tout.

¹⁴ Nietzsche Crépuscule des Idoles. Pages 149 et 150. § 125.

Jusqu'à présent, les vivants que nous sommes n'avons pu déjouer les pièges de l'évolution biologique que grâce à notre inventivité qui nous a hissés au dessus de tous les autres animaux. Vivre, c'est créer, inventer. Et seule la croyance fait créer. Si aucun horizon ne remplace le Dieu défunt, c'en est fait de nous. Nietzsche voit, dans la mort de Dieu, la possibilité effroyable d'une sclérose de l'évolution, d'un possible reflux de l'homme vers l'animalité : l'homme est encore plus singe que tous les singes et il peut retourner à ses origines sans que le cours général de la nature n'en soit modifié. Espèce animale sans privilège, à durée d'existence limitée, l'humanité pourrait bien se trouver un jour écartée du jeu de l'évolution qui l'a favorisée jusqu'à maintenant. Rien ne garantit, en effet, que nous gagnerons toujours à la grande loterie de la vie ; puisque aucun Dieu ne guide le bal, l'aventure humaine, débutée il y a à peine quatre millions d'années, peut se solder par un échec sans précédent.

La mort de Dieu laisse la place à un vide immense, où l'homme est menacé par le **relativisme des valeurs**. L'ancien Dieu était l'étalon suprême de toutes les valeurs, l'absolu qui conférait un sens à chaque chose. S'il n'existe plus de norme universelle, alors tout vaut tout, donc rien ne vaut : pourquoi est-il meilleur de se faire prêtre que criminel ?

Le défi que lance la mort de Dieu à l'homme est donc radical. Il faut surmonter le nihilisme sous peine de mourir. Nietzsche a parfaitement compris que jusqu'à présent la morale a été le rempart protecteur contre le néant ; sans cette consolation, tous les faibles mourraient ! Nietzsche propose, pour remplacer la croyance chrétienne des deux mondes, la doctrine de l'**éternel retour**.

C'est le test crucial auquel il faut confronter l'humanité. Nietzsche voit, dans cette idée aussi grandiose que terrible, le moyen de sélectionner les hommes futurs : comment celui qui n'aime pas sa vie présente pourrait-il supporter de la revivre une infinité de fois dans le cycle sans but de l'éternité cosmique ? Il faut avoir un amour immodéré de la vie pour accepter de la retrouver, dans ses joies comme dans ses peines – les plus grandes et les plus infimes¹⁵.

¹⁵ Nietzsche nous soumet au test suprême : si un démon nous révélait que nous sommes condamnés à vivre et à revivre éternellement chaque instant de notre vie, chaque douleur, chaque plaisir, chaque gémissement, serions-nous assez forts et aimerions-nous assez la vie pour lui répondre :

Tu es un dieu, et jamais je n'entendis choses plus divines ?

Le nihilisme peut donc être interprété, ou bien comme une catastrophe qui précipite l'homme dans le gouffre du néant, ou bien comme une chance inouïe de métamorphose de l'animal humain. En elle-même, la science est neutre. Jusqu'à présent, en effet, la science s'est faite complice du christianisme en important, dans sa compréhension du monde, l'opposition entre monde apparent et monde vrai sous forme du conflit entre subjectivité et objectivité : nous pouvons bel et bien percevoir les couleurs chatoyantes et les mélodies des passions, pour la science, le monde subjectif des émotions n'en reste pas moins une apparence. Seule est "vraie" l'objectivité qui réduit le monde physique à des atomes et à des mouvements. La science classique reste donc prisonnière d'un arrièr monde, tout comme la religion. Mais le XIX^e siècle réinvente aussi la science du devenir, de l'évolution. L'être est ramené à l'apparence, et le monde redevient donc infini, ouvert à la **renaturalisation** de l'homme : la tentation d'un arrièr monde s'en trouve éliminée.

Face à la crise nihiliste, l'homme pourra donc suivre deux routes possibles :

- Soit, ce qui est le plus probable, prendre la voie du déclin, se rapetisser et "redevenir ver", se reproduire comme un moucheron dans le confort d'une vie narcissique, anesthésiée et répétitivement absurde : il devient alors ce que Nietzsche appelle le **dernier homme**, choix de l'égalité grégaire vautrée dans sa médiocrité. Choix de notre modernité (au risque de choquer nos oreilles sensibles !).
- Soit prendre la voie de la **hiérarchie** exigeante, ce qui est le choix de la vie, du "vouloir plus", du **dépassement de soi** (Überwindung) : le **Surhumain**. Zarathoustra en est l'annonciateur et le porte-parole. Selon la magnifique définition de Claude Bernard, la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort. La lutte fait partie de la vie. Zarathoustra reçoit en rêve le secret de la vie, qui lui souffle qu'elle est cette force condamnée à toujours se surmonter. Cet acquiescement à soi-même, à sa nature de créateur des valeurs, de législateur de l'avenir, c'est la voie étroite de l'élite qui résistera au nivellement probable de l'espèce.

3 Le carrefour de la destinée

L'humanité se trouve donc à un **carrefour** (Kreuzweg) ; Nietzsche en a une parfaite conscience dès 1872, ce qui démontre – contre la thèse classique des commentateurs – la continuité remarquable de son itinéraire philosophique. Animal devenu conscient, l'homme est

condamné à **vouloir son évolution**, jusqu'ici programmée instinctivement et inconsciemment par la nature. En effet, tout retour en arrière est exclu. Celui qui a cessé de croire ne peut retrouver la foi en une idole qui s'est révélée être illusoire. Il lui faut donc créer, consciemment et volontairement, de nouvelles croyances, tout en sachant qu'il en est le créateur. En effet, il ne faut pas confondre le **libre penseur** positiviste, qui détruit toute croyance, avec l'**esprit libre**, symbole du Surhumain, qui sait qu'il faut croire pour vivre. Ne plus croire, c'est tuer la créativité, c'est-à-dire la vie en nous ; c'est tomber dans le néant et le destin du dernier homme. Simplement, l'esprit libre sera comme l'enfant qui construit des châteaux de sable au bord de la mer : jamais aliéné par son œuvre, il pourra la détruire et en créer de nouvelles. La croyance est le degré de certitude, nécessaire mais mobile, que le créateur déplace à mesure qu'il croît en puissance et conquiert des océans. Cette illusion est nécessaire à la vie et l'horizon est infini.

Deux voies s'ouvrent donc à nos corps fatigués par deux mille cinq cents ans de nihilisme : la première est une large route qui conduit les faibles, largement majoritaires en nombre, au **dernier homme** ; la seconde est une voie étroite qui serpente sur les cimes – la voie de l'**élitisme**. Elle ouvre la possibilité inouïe du **Surhumain** : l'homme suppose un être qui n'existe pas encore mais qui est le but de son existence.

3.1 Le dernier homme, la voie du déclin

3.1.1 Démocratie, capitalisme et socialisme

Cependant, dans ce monde sans Dieu, les valeurs chrétiennes sont conservées : le cadavre de Dieu n'en finit pas de pourrir en infectant les hommes. C'est ainsi que la croyance en l'égalité des âmes devient croyance en l'égalité des hommes. Nous avons perdu notre père, mais nous demeurons frères ; simplement, la fuite haineuse dans l'au-delà est relayée par l'espoir dans la révolution. Nietzsche montre la continuité historique d'une civilisation du ressentiment qui remplace l'apocalypse du jugement dernier (vengeance céleste) par la promesse des lendemains qui chantent de la révolution (vengeance terrestre).

Quand le chrétien condamne, dénigre, salit le monde, il le fait par le même instinct qui pousse l'ouvrier socialiste à condamner, dénigrer, salir la société¹⁶.

¹⁶ Nietzsche. Crépuscule des Idoles. Divagations d'un "inactuel". Page 128. § 34.

Le socialisme est donc un **christianisme laïcisé** qui a fait descendre sur Terre la haine des esclaves. Il récolte le fruit de la haine chrétienne : la grande revanche contre l'élite peut commencer. C'est la curée.

La première étape est de se préparer à la révolution ; la **démocratie**, forme politique de la décadence, est cette phase transitoire. Pour Nietzsche en effet, la démocratie se caractérise par un **affaiblissement du ciment social** (séparation de l'Eglise et de l'Etat), l'**émergence d'un individualisme politique anonyme et égalitaire** (système représentatif et parlementarisme) et **néigation de la vraie culture** par une **sous-culture de masse** (flots quotidiens de purin journalistique et sociétés de l'information). Nietzsche voit dans l'Etat l'ennemi mortel de la culture, le miroir du goût médiocre du troupeau qui glorifie la pauvreté d'esprit et impose de force ses évaluations et son mode de vie par le biais des institutions publiques (police, école, justice, armée, etc.). Pour compléter le tableau, une économie mercantile faite de patrons capitalistes, esclaves enrichis exploitant sans scrupules la pauvreté de leurs semblables. Nietzsche fait une critique féroce de la théorie du travail : l'asservissement de la classe ouvrière dépasse en horreur tout ce que l'histoire a connu. Mais, ce qui indignait Nietzsche, ce n'est pas tant l'existence de l'esclavage des ouvriers que perpétuent les capitalistes (il y a toujours esclavage, qu'il soit manifeste ou dissimulé ; ne nous voilons pas la face, c'est l'essence même d'une civilisation), que l'incapacité des patrons, esclaves eux-mêmes, à les commander. L'exploitateur est un maître indigne, puisqu'il est lui-même esclave de l'argent. Nos responsables de multinationales et autres magnats de la finance ne sont que des esclaves enrichis qui se vengent contre d'autres esclaves avec une mentalité d'esclave. Et, comme chacun sait, il n'y a pas pire tyran qu'un ancien esclave...

De plus, la réduction du temps de travail, dont nous glorifions les vertus, est la pire des solutions pour libérer les opprimés : il est indéniable que le travail est un **avilissement**, les Grecs le savaient déjà ; ils éprouaient de la **honte** à travailler. Mais, à l'échelle de la société, c'est un **avilissement nécessaire** : car, pour qu'une civilisation atteigne un haut niveau de culture, il faut libérer les rares créateurs de la tyrannie du quotidien pour leur permettre de se consacrer pleinement à leur tâche d'artistes. Le sur-travail du peuple dispense la caste créatrice privilégiée de dépenser inutilement son énergie dans la lutte pour l'existence. Le but ultime d'une civilisation, ce n'est pas le bonheur du troupeau, mais l'homme de génie, sans lequel le troupeau n'est rien... ! Ainsi Héraclite qui valait plus, à lui tout seul, que dix mille médiocres :

J'enseigne, dit Nietzsche, qu'il y a des hommes supérieurs et inférieurs et qu'un seul individu peut dans certains cas justifier l'existence de plusieurs millénaires¹⁷.

La grandeur et la beauté d'une civilisation ont un prix, comme nous le rappelle Nietzsche, dans sa conférence intitulée L'Etat chez les Grecs :

La misère des hommes qui vivent péniblement doit être encore accrue pour permettre à un nombre restreint d'olympiens de produire le monde de l'art. Voilà d'où provient ce ressentiment qu'ont entretenu de tout temps les communistes et les socialistes, ainsi que leurs pâles rejetons, la blanche race des "libéraux", à l'encontre des arts, mais aussi à l'encontre de l'Antiquité classique.

Ne voyons pas ici une volonté chez Nietzsche de rétablir l'esclavage antique ; simplement, l'esclavage existe toujours, même (surtout) quand il revêt le masque de la foi en la "dignité du travail". Mieux vaut donc l'utiliser à élever la culture plutôt que gâcher la force de travail qu'il produit en abandonnant ses fruits aux capitalistes ! C'est, de toute façon, la seule solution pour échapper au naufrage de la civilisation. Car, l'homme vulgaire (qui ne sait quoi faire de ses loisirs) devient rapidement, s'il est oisif, un parasite à la charge de lui-même et du monde¹⁸. Le travail, en anesthésiant l'individu par l'abrutissement qu'il lui procure, le sauve de son désœuvrement et de son vide existentiel : que ferait-il de sa vie, autrement ? Certainement pas ce que Nietzsche a fait de la sienne !...

Démocratie, socialisme et capitalisme sont ainsi les **discours réciproques et complémentaires** de notre modernité **nihiliste**.

* * *

Le socialiste, tel Rousseau, se présente comme un saint laïc efféminé qui veut mettre fin à l'inégalité entre les hommes. Ennemi farouche de la souffrance, il compatit à qui mieux mieux avec tout ce qui est faible, raté et malvenu. Il se sent exister en se réchauffant dans la promiscuité moutonnaire de ses congénères. En premier lieu, il préconise la **pitié**, souffrance que l'on éprouve à la souffrance de l'autre. Mais multiplier la souffrance dans le monde et faire de la société un grand hôpital ne peuvent que faire dégénérer, corrompre et affaiblir les quelques hommes sains qui subsistent encore parmi la foule des malades ! Le discours de Nietzsche, qui nous choque, est pourtant une simple mesure d'hygiène. Nous ne crions pas au scandale lorsque nous devons couper la partie malade et pourrie d'une plante ou d'un fruit, puisque c'est la condition pour que le

¹⁷ Nietzsche. Fragments posthumes. 1884. X 27 [16]. Page 311.

¹⁸ Le principal résultat du *travail* est d'empêcher l'oisiveté chez les natures vulgaires, par exemple chez les employés, les marchands, etc. La principale objection au socialisme est qu'il veut donner des loisirs aux natures vulgaires. L'homme vulgaire, s'il est oisif, est à charge à lui-même et au monde.

Nietzsche La Volonté de Puissance. Tome II. Page 5.

cancer ne s'étende pas jusqu'aux parties saines ; pourquoi donc frémir d'indignation si cette mesure d'urgence s'applique à l'homme ? Pour tous ceux qui dénonceraient les pratiques **eugénistes** de Nietzsche, nous nous contenterons de répondre que Platon, pourtant moins décrié, dit exactement la même chose : au Livre V de la République, il propose de contrôler artificiellement les mariages pour produire la plus belle progéniture. Il s'aventure même bien plus loin en ce sens, proposant pour les médecins de la cité idéale un droit élargi à l'euthanasie ; Nietzsche lui-même ne l'a pas suivi jusqu'à cette limite (les médecins), déclare Platon, feront eux-mêmes mourir tous ceux dont c'est le corps qui est malade et, ils feront eux-mêmes mourir ceux dont l'âme a mauvaise nature et qui sont inguérissables : c'est sans doute ce qui est apparu comme le meilleur, à la fois pour ceux qui souffrent eux-mêmes et pour la cité). Pourquoi Platon, qui est pourtant plus radical que Nietzsche, nous choque-t-il cependant moins ?

Nietzsche a du flair ; son génie, précise-t-il dans son autobiographie de 1888 intitulée Ecce Homo, est dans ses narines : derrière le discours de l'égalité et du respect des droits de l'homme ("liberté, égalité, fraternité" et autres "idées modernes"), Nietzsche détecte un discours de haine, de jalousie, de mesquinerie, camouflé derrière des apparences d'amour. Les "tarentules" hypocrites, qui déclarent que n'importe quel homme vaut n'importe quel autre, semblent tenir un discours très moral ; mais dès qu'on les pousse dans leurs derniers retranchements, on découvre que ce n'est pas l'égalité qu'ils aiment, c'est plutôt la supériorité et la puissance qu'ils haïssent. Mécontents d'eux-mêmes et de leur médiocrité, ils veulent ramener tous les supérieurs à leur propre valeur médiocre. Incapables de faire valoir leur supériorité de manière franche et affirmative, ils utilisent l'arme des faibles en donnant mauvaise conscience aux forts. Ce sont encore des chrétiens déguisés (le plus drôle est que la plupart des socialistes ne le savent pas !).

A vrai dire, nous sommes toujours le juge des valeurs que nous énonçons ; c'est à partir de soi que l'on parle du reste du monde. Or, dit Nietzsche, il y a des grenouilles et des aigles. Si la grenouille réclame l'égalité, cela veut donc dire : "à bas les privilèges, que tous les aigles soient égaux à moi", c'est-à-dire deviennent grenouilles. Si, au contraire, l'aigle réclame l'égalité, ce ne peut être égalité qu'entre aigles, c'est-à-dire entre pairs (car les grenouilles sont impuissantes à se hisser à sa hauteur). A l'égalité rapetissante, **chute vers la médiocrité**, Nietzsche oppose la rivalité entre égaux, **aguillon vers l'excellence**. Mais, encore une fois, tout le monde ne peut pas comprendre :

Plus nous nous élevons haut, plus nous semblons petits à ceux qui ne savent pas voler¹⁹.

¹⁹ Nietzsche. Aurore. Page 289. § 574.

Le socialiste estime injustes sa condition et celle de ses frères. Parfait héritier de l'esclave juif, du chrétien et du démocrate, il accuse la société de tous les maux qui l'accablent : quelqu'un doit bien être responsable de la misère et de la déchéance de la plupart des hommes. "Il faut couper des têtes !", ainsi parle le prêcheur d'égalité. Les dirigeants deviennent les boucs émissaires et la révolution libératrice éclate (version moderne des hordes d'esclaves à l'ère des foules et de la mondialisation). Partout, les médiocres se rassemblent pour devenir les maîtres. On monte la tête aux petites gens. Tout ce qui adoucit, tout ce qui favorise le "peuple" ou les valeurs féminines est encouragé, on prêche en faveur du suffrage universel, nouvel outil de domination de l'élite par l'homme vil et grégaire. Le socialisme réunit deux ingrédients : l'**individualisme** et l'**égalitarisme**. On oppose généralement un individualisme élitiste et amoureux de la hiérarchie à un égalitarisme généreux qui protège les droits de l'homme ; le socialisme promet pourtant un individualisme d'un autre type : conscient de la misère et de la faiblesse de l'individu, il rassemble les hommes en troupeau, car l'union fait la force. Cet individualisme ne produit pas du tout de grands hommes – individualités exceptionnelles et rarissimes, dans un siècle qui condamne la hiérarchie parce qu'impuissant à la produire – mais plutôt des moutons interchangeables, qui partagent leur insuffisance et se réchauffent dans la convivialité, en oubliant, dans un égoïsme à plusieurs, la médiocrité de leur vie. Zola, dit Nietzsche, ou "le plaisir de puer"²⁰.

* * *

Mais le socialisme n'est pas seulement médiocre, il est aussi dangereux. Le mérite de Nietzsche est d'avoir anticipé, avec une lucidité extraordinaire, le danger des dictatures inscrit dans sa logique égalitaire : en effet, joindre l'individualisme et l'égalitarisme, c'est l'essence même du **totalitarisme**, bien plus que la critique de la démocratie en tant que telle, commune à plusieurs formations politiques. Un régime totalitaire a pour fondement l'anonymat croissant des hommes, transformés en un troupeau indifférencié. Le propre des dictatures, c'est d'éliminer prioritairement les élites qui résistent à la formation de grands mouvements de masse (pensons que la noblesse allemande était, pour les nazis, la bête à abattre). Dans une humanité nivelée et anonyme, les esclaves, affaiblis, affamés de servitude, pour ne pas sombrer dans l'**anarchie**, réclament la prise en main musclée de l'Etat par un homme providentiel ; de même que le corps malade réclame la tyrannie de la raison pour le sauver, le peuple malade demande le Chef. Celui-ci,

²⁰ Nietzsche. Crépuscule des Idoles. Divagations d'un "inactuel". Page 108. § 1.

n'étant lui-même qu'un membre plébiscité du troupeau, profite mesquinement de sa situation pour instaurer la **nouvelle tyrannie**. La propagande n'a alors aucun mal à manipuler un peuple décapité de son élite, et donc, privé de toute résistance au régime.

Enfin, le socialisme produit une logique paradoxale : au nom de la révolution, il faudra bien anéantir la révolution.

- Ou bien il faudra s'engager sur la voie d'une **révolution permanente** pour conserver la "passion socialiste" – mais alors, le socialisme avoue son absurdité en reconnaissant que jamais il ne pourra atteindre ses objectifs de paix, de bien-être et de bonheur pour tous : l'idéal à atteindre recule comme un horizon inaccessible, et l'Etat socialiste du partage entre les hommes est différé à l'infini –.
- Ou bien il faudra faire de l'Etat un **instrument despotique de soumission**, pour forcer les individualistes rebelles à rentrer malgré eux dans le bonheur collectif imposé. Si le "camarade" s'éloigne un peu trop de la ligne de son parti, il finira ses jours exilé en Sibérie ou croupira au fond d'un goulag ! Vouloir faire par la force le bonheur de tous revient, par là-même, à créer le malheur pour tous ! Nietzsche prophétise, avec une remarquable lucidité, la tyrannie du totalitarisme stalinien, non pas comme une dérive mais comme **la conséquence, inéluctable et endogène, de l'application du programme socialiste**. Comment ne pas faire ici de rapprochement explicite entre l'enfer totalitaire, dénoncé dans le célèbre film d'Orson Wells (1984), et la vision de cauchemar qui nous est ainsi présentée : L'espionnage. Dans son système, chacun des membres a l'œil sur les autres, la délation est un devoir. Chacun appartient à tous, et tous à chacun. Tous sont esclaves, égaux dans l'esclavage. La calomnie et l'assassinat dans les cas extrêmes, mais partout l'"égalité". Tout d'abord, abaisser le niveau de la culture scientifique et des talents, l'avilir ! Un niveau scientifique n'est accessible qu'à des intelligences supérieures, mais il ne doit pas y avoir d'intelligence supérieure. Des hommes doués de hautes facultés se sont toujours emparés du pouvoir et ont toujours été despotes. Ils ne sauraient faire autrement que d'être des despotes, ils ont toujours commis plus de malheur que de bien : qu'on les expulse ou qu'on les livre *au supplice*. Trancher la langue à Cicéron, aveugler Copernic, lapider Shakespeare... Des esclaves ont le droit d'être égaux ; jamais il n'y eut de liberté sans despotisme ni égalité, mais *dans un troupeau l'égalité peut régner...* Il faut aplanir les sommets : à bas la connaissance et la science ! On en a à satiété pour des millénaires : mais il faut *organiser l'obéissance*, l'unique chose qui fasse défaut au monde. La soif de l'étude en est une aristocratique. En même temps que la famille et l'amour, disparaîtra la soif de posséder. Nous éteindrions cette soif : nous favoriserons l'ivrognerie, l'esclandre, la délation, nous préparerons un dévergondage inégalé, nous étoufferons les génies au berceau.

²¹Réduction de tous *au même dénominateur*, égalité parfaite²¹.

²¹ Nietzsche. Fragments posthumes.

Dictature du prolétariat, tyrannie, espionnage, délation, torture, épuration sanglante de l'élite : il ne manque rien au tableau de l'horreur. Que de crimes perpétrés au nom de la révolution et de l'égalité !

Le socialisme se révèle alors pour ce qu'il est : une haine de la vie, une volonté de néant. L'égalité entre les hommes, qu'il défend comme une réalité scientifique, n'est qu'un mythe sans plus d'objectivité que le Dieu, fruit de la haine des hommes qui lui ont donné naissance. La parole de Nietzsche sonne de toute sa dureté dans nos oreilles d'hommes décadents, nihilistes, physiologiquement épuisés.

* * *

3.1.2 Bilan sur la modernité : les deux visages du nihilisme

La modernité est donc l'histoire du nihilisme, lente déchéance et suicide masqué. La mort de Dieu dessine deux figures possibles du déclin :

- Le **nihilisme dur** (mort brutale)
- Le **nihilisme mou** (mort lente)

Ces deux figures répondent à la même logique de mort mais se distinguent par le degré de vitalité qui caractérise le corps décadent. Le nihilisme dur correspond à la volonté de néant : détruire. Le nihilisme mou, figure souvent postérieure au nihilisme dur, correspond au néant de la volonté : se laisser mourir dans une agonie lâche et interminable.

- Le **nihilisme dur** correspond dans l'Histoire au temps des idéologies ; la faiblesse se dissimule alors derrière le masque crispé de la force. Nazisme, stalinisme, régimes forts et tyranniques : tous se caractérisent par une logique de destruction généralisée mise en œuvre par la techno-science. C'est l'âge de la **barbarie**. La soi-disant "force" du régime n'est que le concentré haineux du faible qui rassemble ses dernières forces dans un ultime sursaut de revanche. Le propre du faible, c'est de faire mal : quand on souffre, voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien encore [...] Sans cruauté pas de fête. On se réjouit de la misère des autres, on la provoque, même, quand on ne peut plus se donner autrement de la joie. C'est le dernier cri de haine qui retourne son poignard contre les autres puis contre lui-même avant le silence de l'aboulie (l'absence de volonté) et le renoncement définitif (n'oublions pas qu'Hitler s'est suicidé !). La haine du faible pour le fort est encore un vouloir, mais morbide, retourné contre l'autre, et enfin contre lui-même. L'impuissance rend méchant. Le

nihilisme dur sévit dans l'Histoire tout au long du XX^e siècle, du stalinisme au maoïsme en passant par l'hitlérisme. Mai 1968 peut même, à cet égard, être interprété comme le dernier pic idéologique en date du nihilisme dur, l'ultime cri de révolte qui s'éteint dans l'écho disparaissant de ses revendications. Il dégénère ensuite dans un syndicalisme conciliant.

- Le **nihilisme mou** est une mort lente qui peut succéder au nihilisme dur ou, au contraire, survenir directement selon le degré d'épuisement de l'organisme. C'est un nihilisme encore plus accentué qui ne se dissimule même plus sa volonté de mort. Le feu de la haine s'éteint peu à peu en sombrant dans l'uniformité de l'indifférence où triomphent la mort et le néant. N'est-ce pas précisément ce que nos sociétés affaiblies valorisent derrière le mot trompeur de "tolérance" ? On fait d'une faiblesse une vertu. C'est l'ultime stade du nihilisme, le soleil couchant qui transforme la volonté de néant en néant de la volonté. Nietzsche appelle cet état le **bouddhisme européen** dont il a décelé le danger dès 1881 dans Aurore. Il constate que l'homme occidental se rapetisse, se contente de plus en plus de sa petite vie, de ses petits plaisirs, de son petit égoïsme derrière le masque désabusé de sa foi au confort. Nouveau narcissisme encapsulé dans sa bulle de verre, il pratique volontiers l'altruisme, cet égoïsme à plusieurs qui lui permet de se réfugier dans la sphère privée de son plaisir individuel et de son confort personnel (pensons aux monades qui gravitent, désœuvrées, autour des néons blafards de nos boîtes de nuit, toujours plus solitaires dans la foule compacte, et qui noient dans l'alcool le désespoir de ne pouvoir aller vers l'autre alors même qu'il est là). La recrudescence des baladeurs audio n'est-elle pas le syndrome, désolant et désespéré, du dernier homme ?

Plus le sentiment de leur unité avec leurs semblables prend le dessus chez les hommes, note Nietzsche dans un fragment de 1880, plus ils s'uniformisent, plus ils vont ressentir rigoureusement toute différence comme immorale. Ainsi apparaît nécessairement le *sable de l'humanité* : tous très semblables, très petits, très ronds, très conciliants, très ennuyeux. Jusqu'à présent, ce sont le christianisme et la démocratie qui ont conduit l'humanité le plus loin sur la voie de cette *métamorphose en sable*²².

Le nihilisme mou est une véritable gangrène du genre humain, dans la mesure où il manque à l'homme épuisé le courage de s'éliminer lui-même. Tel un puceron méprisable et moribond, le dernier homme s'accroche à la vie et prolonge artificiellement la reproduction de son

²² Nietzsche. Fragments posthumes. 1880. IV 3 [98]. Aurore. Page 354. § 162.

espèce nivelée. Zarathoustra tente vainement de déguster ses contemporains de cette caricature probable de l'homme à venir :

Voyez ! Je vous montre *le dernier homme*.

"Qu'est-ce qu'amour ? Qu'est-ce que création ? Qu'est-ce que nostalgie ? Qu'est-ce qu'étoile ?"
– ainsi demande le dernier homme, et il digne de l'œil.

*La Terre alors est devenue petite, et sur elle clopine le dernier homme qui rapetisse tout. Inépuisable est son engeance, comme le puceron ; le dernier homme vit le plus vieux*²³.

Comment ne pas voir, dans cette effroyable prophétie, la réalisation de notre modernité, comment ne pas reconnaître autour de nous ces pucerons auto-satisfaits, anti-élitistes, narcisses de l'instant et idolâtres de leur look, dont les corps, affaiblis à coups d'antidépresseurs, refusent toute souffrance et tout tragique de la vie ? Comment ne pas avoir la nausée devant tous ceux dont la veulerie est telle qu'ils n'ont même plus la force de se mépriser eux-mêmes ?²⁴..

* * *

Cependant, le nihilisme, s'il est une catastrophe, peut aussi être interprété comme une chance : Nietzsche en fait un symbole ambigu. D'un côté, il peut conduire à l'agonie interminable, à la déchéance du dernier homme, qui est trop lâche pour mourir et infecte de sa présence la beauté de la vie. Nietzsche condamne sans appel cette euthanasie, que l'on pourrait comprendre à partir du concept de Kierkegaard, la **maladie à mort**, c'est-à-dire la maladie qui ne conduit jamais à la mort pour toujours rester maladie. Nietzsche a compris le danger de cette entropie culturelle qui, née sur le sol européen (Nietzsche parle de **bouddhisme européen** dans un sens métaphorique²⁵), menace de se propager à la totalité de la planète.

Mais d'un autre côté, le nihilisme, s'il est conséquent jusqu'au suicide, devient par là-même un principe de sélection. Pour comprendre ce dernier point, il faut avoir en mémoire la physique de Nietzsche qui admet la première loi de la thermodynamique, énoncée pour la première fois par Clausius en 1851. Celle-ci établit la constance et la conservation de l'énergie dans l'univers. L'énergie diluée d'un côté par un troupeau nivelé se reconcentre nécessairement ailleurs sous la forme de quelques individus

²³ Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra. Prologue de Zarathoustra. Page 28. § 5.

²⁴ Un tableau apocalyptique de notre modernité nihiliste se trouve dans les ouvrages de Gilles Lipovetsky. Voir en particulier L'Ere du vide (1983) et L'Empire de l'éphémère (1987).

²⁵ Sur ce point, on peut consulter la belle conférence de Philippe Granarolo, Nietzsche, un prophète au tribunal du XX^e siècle, consacrée au centenaire de Nietzsche (prononcée à Toulon le 15 mars 2000).

d'exception. Nietzsche pense leur émergence en terme d'économie de force : l'affaiblissement croissant de l'espèce offre un réservoir de forces inutilisées absolument neuf dans l'histoire de l'humanité²⁶. Le nivellement des différences n'est donc pas souhaitable ; Nietzsche préconise, au contraire, d'accroître consciemment les inégalités entre les hommes, nécessaire prix à payer pour l'apparition du Surhumain :

Deux processus liés : celui de la dissolution et celui de la concentration à comprendre comme effets de la volonté de puissance. Jusqu'en ses plus élémentaires fragments elle doit se concentrer. Mais elle est contrainte, pour se concentrer quelque part, de se diluer à d'autres endroits etc.²⁷.

Jusqu'à présent, les faibles ont toujours dominé, en imposant les valeurs du troupeau. A supposer que tous les amoureux de la vie s'en emparent, la Terre pourrait donner le jour à un noyau d'hommes d'exceptionnelle responsabilité, seuls véritablement conscients de leur extraordinaire responsabilité, auraient pour mission de conduire la vie à sa plus belle réalisation : l'enfantement du Surhumain.

3.2 Le Surhumain, la voie des cimes

On ne voit souvent en Nietzsche qu'un destructeur qui pourfend la morale et la religion. Pourtant, s'arrêter à la critique de la métaphysique sans rien reconstruire sur ses décombres, trahit totalement la pensée profonde du philosophe²⁸. La mort de Dieu, désespoir du faible, sonne l'heure de la victoire du fort :

En effet, nous autres philosophes, nous autres "esprits libres", à la nouvelle que le "vieux Dieu est mort", nous nous sentons comme touchés par les rayons d'une nouvelle aurore : notre cœur, à cette nouvelle, déborde de reconnaissance, d'étonnement, de pressentiment, d'attente – voici l'horizon à nouveau dégagé, encore qu'il ne soit point clair, voici nos vaisseaux libres de reprendre leur course, de reprendre leur course à tout risque, voici permise à nouveau toute

²⁶ Le nihilisme croissant est donc aussi une chance :

La haine du système de nivellement démocratique n'est qu'une façade : au fond, Zarathoustra est fort content *qu'on en soit arrivé là*. Il peut à présent s'acquitter de sa tâche.

Nietzsche. La Volonté de Puissance. Tome II. Page 329. § 186.

²⁷ Nietzsche. Fragments posthumes.

²⁸ Voici mes ennemis : ceux qui veulent renverser sans vouloir se reconstruire. Ils disent : "Tout est sans valeur" – et ne veulent eux-mêmes créer aucune valeur.

Nietzsche. Fragments posthumes. 1884-1885. Page 222. § 218.

Voir aussi :

J'apporte la contradiction comme on ne l'a jamais fait et je suis malgré tout le contraire d'un esprit négateur. Je suis un messager de *bonne nouvelle* comme il n'en fut jamais, je connais des tâches si hautes que la notion même n'en existait pas avant moi.

Ecce homo. Pourquoi je suis un destin. Pages 333 et 334. § 1.

audace de la connaissance, et la mer, *notre* mer, la voici à nouveau ouverte, peut-être n'y eut-il jamais "mer" semblablement "ouverte" –²⁹.

Le Surhumain est la plus intempestive et la plus dérangeante des idées nietzschéennes. Il renvoie constamment au type d'homme qui refusera la voie du déclin et de l'uniformisation nihiliste ; il ne désigne ni une espèce animale autre que l'homme qui le dépasserait (idole future qui se substituerait à l'ancien Dieu et dévaloriserait, à nouveau et toujours, le présent), ni la bête blonde, barbare et haineuse que les nazis ont cru trouver dans la pensée du philosophe. Bien des contresens ont été commis à son propos ; c'est le destin des grandes pensées d'être trahies, et plus particulièrement celle de Nietzsche, dangereuse et élitiste à souhait, donc en grande partie inaccessible, dans sa finesse, à l'interprétation grossière du troupeau.

Trois acceptions permettent à Nietzsche de caractériser le Surhumain : le **grand homme (3.2.1)**, le **créateur de valeurs (3.2.2)** sculpteur de soi et enfin le **réformateur de la grande politique (3.2.3)**.

3.2.1 Le grand homme

On peut tout d'abord se demander si le Surhumain caractérise le type suprême de l'homme ou bien une espèce vivante supérieure à l'homme par de nouvelles facultés organiques. Peter Gast, l'ami de cœur qui a été la personne la plus proche du philosophe et de sa création, nous renseigne sur ce qu'il faut entendre par le terme de Surhumain :

Ce que Nietzsche veut, c'est contribuer à élever, *au-dessus de tout peuple*, une classe d'hommes à la puissance d'esprit et à l'âme généreuses, qui, par sa seule existence, serait déjà en mesure de dégrader l'esprit insipide et sans espoir de notre temps jusqu'à une platitude de premier ordre – une classe dirigeante qui ne cherche pas le sens de la vie dans le plus grand perfectionnement possible du confort, ni son idéal spirituel dans le savant, mais dans l'activité la plus intense de sa volonté et de son esprit, en un mot, une classe d'hommes *héroïque*, une nouvelle noblesse ! Cette pensée trouve son expression la plus sublime dans l'enseignement par Zarathoustra du "Surhumain". Pour des esprits gauches qui par eux-mêmes ne sont pas en mesure de suivre Nietzsche, mentionnons dès à présent que le "Surhumain" n'est pas le produit spécial d'une procréation [...]. Le "Surhumain" est un symbole, un symbole qui doit permettre à des hommes différents des interprétations différentes, de la même manière que l'idée de Dieu, des monothéistes aux panthéistes, a pu être conçue de différentes manières. Un homme individuel peut seulement *avoir part* au Surhumain, non pas *être* un Surhumain. Espérons que cette unique indication suffise à préserver Ainsi parlait Zarathoustra d'une compréhension trop pointilleuse, trop littérale et non symbolique³⁰ !

Le Surhumain doit donc échapper à deux interprétations erronées :

²⁹ Nietzsche Le Gai savoir. Page 238. § 343.

³⁰ Gast. Avertissement de l'éditeur. Préface à la deuxième édition d'Ainsi parlait Zarathoustra. 1892.

- Le mutant biologique : le Surhumain n'est pas un délire biologisant, une création artificielle née d'une manipulation génétique. Nietzsche se moque lui-même de la caricature darwiniste dont pourrait être victime son idée de Surhumain si on lui appliquait une terminologie évolutionniste : La question que je pose ici, déclare-t-il au paragraphe 3 de L'Antéchrist, n'est pas de savoir ce qui doit prendre la relève de l'humanité dans la succession des êtres (car l'homme est une *fin*), mais bien quel type d'homme il faut *élever*, il faut *vouloir*, comme le plus riche en valeurs supérieures, le plus digne de vivre, le plus assuré d'un avenir.
- La bête blonde nazie : ce n'est pas plus le précurseur de la bête blonde de proie qui a inspiré l'auteur de Mein Kampf, brute aryenne violente et barbare, dénuée de pitié tout autant que de spiritualité. Nietzsche méprise tout **culte du héros**, tout romantisme à la Wagner. Cette remarque dans Ecce Homo, ne laisse aucun doute : Parmi le cheptel savant, d'autres m'ont [...] soupçonné de darwinisme : on y a même reconnu le "culte du héros" que j'ai pourtant si cruellement récusé, et que prône Carlyle, ce grand faussaire malgré lui. Ceux à qui je soufflais à l'oreille qu'ils feraient encore mieux de chercher un César Borgia qu'un Parsifal, ils n'en croyaient pas leurs oreilles !

Qu'est-ce donc que le Surhumain ? Il renvoie plutôt à un **type d'homme** inédit ou qui, du moins, n'est apparu que de manière évanescence et fragmentaire comme une étoile filante vite oubliée dans la scène de l'histoire occidentale :

Ce type d'hommes d'une valeur supérieure, continue Nietzsche dans L'Antéchrist, s'est déjà bien souvent présenté, mais à titre de hasard heureux, à titre d'exception, jamais parce que *voulu*. Bien au contraire, c'est justement lui que l'on redoutait le plus : Jusqu'à maintenant, il fut à peu près "ce qui est redoutable". Et c'est la crainte qu'il inspirait qui amena à vouloir, à élever, à *obtenir* enfin le type opposé : l'homme-animal domestique, animal grégaire, animal malade, le chrétien³¹...

On pourrait cerner tout d'abord la notion de Surhumain en le déterminant par le **type d'homme le plus noble et le plus doué d'énergie**. De tels hommes ont existé çà et là dans l'Histoire, épars à travers les siècles. Nietzsche ne croit pas du tout en un progrès historique à l'instar de Hegel ; les Grecs présocratiques ont produit de magnifiques exemplaires humains, dont la noblesse, la culture, le raffinement et la personnalité sont bien supérieurs à ceux de l'homme moyen du XIX^e siècle (Héraclite, Empédocle, Anaximandre, Anaxagore, etc.). Le génie surgit telle une singularité pure, incomparable, inimitable et absolument contingente, comme nous le rappelle la suite du paragraphe 3 :

Il existe une continuelle réussite de cas isolés sur différents points de la Terre, au milieu des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, d'imaginer un *type supérieur*,

³¹ Nietzsche L'Antéchrist Page 162. § 3.

quelque chose qui, par rapport à l'humanité tout entière, constitue une espèce d'hommes *surhumains*²².

Le Surhumain n'est ni spécifique à certaines races, ni réductible à une classe particulière. Nietzsche utilise, pour le désigner, des noms de grandes individualités : Alexandre, César, Machiavel, César Borgia, Léonard de Vinci ou Napoléon. Chaque grand homme se caractérise par son originalité exemplaire. Enracinés dans un terroir et physiologiquement très typés, les Surhumains, tels des "plantes tropicales" vivaces, sont ces hommes redoutables, durs, d'abord avec eux-mêmes puis avec les autres, pleins de sève et de vie, belliqueux mais non barbares, spirituels mais non intellectuels ; ce qu'ils ont en commun, c'est d'abord d'être des créateurs de valeurs, des législateurs. Ils sont le fleuron de l'humanité et Nietzsche pense qu'un seul de ces hommes abouti justifie et vaut plus à lui tout seul que la somme de tous les autres esclaves que l'on appelle des "hommes". On a haï Nietzsche d'avoir osé penser cela, d'avoir dénoncé, derrière l'idéal d'égalité et de justice, la peur de voir venir au jour ce type d'homme. Cependant, pour être précis, il faut remarquer que ces grands hommes ne sont pas encore des "Surhumains" à proprement parler. Nietzsche appelle "grand homme" **l'homme total ou synthétique** (le "goût classique"). Ces hommes supérieurs, tel Goethe, sont la préfiguration du Surhumain véritable qui n'est pas encore apparu entièrement abouti dans l'Histoire. Les grands hommes cités prennent donc part au Surhumain sans toutefois pleinement l'incarner. Zarathoustra lui-même n'en est que le porte-parole, il l'annonce et rassemble ses fragments éparés. Le Surhumain est un horizon, un but, sans pour autant être un idéal donné à l'avance : son sens n'est pas à découvrir comme celui d'une idole métaphysique, mais à construire, à inventer. Il est le don d'un désir qui projette hors de lui sa richesse, une flèche d'amour lancée vers le lointain. Le Surhumain, c'est l'exigence métaphorique de la création : l'homme auto-discipliné, en artiste de lui-même, sculpte son corps, sa vie.

3.2.2 **Le créateur de valeurs**

Le Surhumain est un **créateur de valeurs**. Les adversaires de Nietzsche ont en fait l'ignoble caricature d'une brute immorale, vautrée dans la fange de ses instincts, apôtre de la violence pure et de la barbarie : la bête blonde nazie, éprise du culte de la force, ivre de sa cruauté et prête à étendre sa volonté de domination déchaînée sur tout ce qui est plus petit qu'elle. Cette image du nietzschéisme, accréditée par les nazis (par exemple, Baeumler), s'est perpétuée

²² Nietzsche. *Ibidem*.

depuis et reste encore présente dans l'esprit du grand public, par la faute de commentateurs aussi grossiers et sans scrupules que André Comte-Sponville (Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens. Grasset. 1991). Pourtant, Nietzsche, si l'on prend la peine de lire ses textes, n'a fait que répéter exactement le contraire à travers toutes ses œuvres : le Surhumain se caractérise par la richesse de sa nature, sa **plénitude**, sa **générosité**, qui répand autour de lui la beauté et l'harmonie de sa vie. Le véritable Surhumain donne et ne prend pas. Rien n'est plus éloigné de lui que l'envie de dominer, d'asservir, ce qui est justement le propre du petit kapo, du chef minable, qui, n'ayant pas la force de régner sur lui-même, se venge en opprimant les autres. Si seulement les détracteurs de Nietzsche avaient pris la peine de méditer cette phrase extraite d'Ainsi parlait Zarathoustra :

Et lorsque nous apprenons à mieux nous réjouir, nous désapprenons le mieux à faire du mal aux autres et d'inventer des douleurs³³.

Pour tous les "ânes" (je n'emploie ici qu'un terme de Nietzsche !) qui en douteraient encore, contentons-nous de rappeler ce magnifique fragment qui dédouane Nietzsche de toute falsification scandaleuse :

Mais j'ai trouvé la force là où on ne la cherche pas, chez les gens simples, doux et affables, sans la moindre inclination à dominer – et inversement, l'inclination à dominer m'est souvent apparue comme un signe interne de faiblesse : ils redoutent leur âme d'esclave et la drapent dans un manteau royal (ils finissent pourtant par devenir les esclaves de leurs disciplines, de leur renommée, etc.). Les natures puissantes *régissent*, c'est une nécessité, elles ne remueront pas le petit doigt. Et même si elles s'enterrent toute leur vie dans un pavillon au fond du jardin³⁴ !

L'homme heureux de vivre répand son excès de vitalité sur les autres et ne leur arrache pas le peu de richesse qu'ils possèdent. Ce qui le caractérise, c'est la **vertu qui donne**³⁵ (die Schenckende Tugend) que Nietzsche expose dans Ainsi parlait Zarathoustra. La morale exigeante du Surhumain n'est pas immorale mais hyper-morale ; elle n'est dangereuse que pour les faibles, que pour ceux qui sont suffisamment esclaves de leurs appétits pour devenir des tyrans dès qu'ils deviennent des maîtres. Si Nietzsche est dur, c'est d'abord envers lui-même. Le Surhumain est symbole de l'artiste **sculpteur de soi**, celui qui remplace tous les "tu dois" par les "il faut que je" dans une recherche intelligente, esthétique et hyper-exigeante de l'excellence. Le soi-disant destructeur de la morale n'est que l'inventeur de lui-même, le jardinier de sa personne. Il cultive et élève des vertus choisies qui ennoblissent le caractère : l'honneur, la prudence, le courage et la politesse.

³³ Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra. Des miséricordieux. Page 104.

³⁴ Nietzsche. La Volonté de Puissance. Tome II. Page 321. § 161.

³⁵ Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra. Première partie. Pages 89 à 93.

On vous appellera, dit Nietzsche, les destructeurs de la morale : mais vous n'êtes que les inventeurs de vous-mêmes³⁶.

La morale des maîtres est une école de maîtrise de soi, l'art de se donner un **style** (le style est la hiérarchie des instincts dans l'unité harmonieuse et radicalisée d'un caractère). Nietzsche privilégie le goût **classique** pour sa simplicité, sa tension harmonieuse : le style classique rassemble le maximum d'instincts contradictoires grâce à une simplification puissante et hautement maîtrisée (ainsi, Shakespeare ou Goethe).

Pour être **CLASSIQUE**, note Nietzsche dans un de ses fragments d'automne 1887 intitulé **Aesthetica**, il faut avoir *tous* les dons et toutes les convoitises, forts, apparemment contradictoires ; mais de telle sorte qu'ils aillent ensemble sous un seul joug [...]³⁷.

La possession d'un style est le propre du créateur. Ce que Nietzsche dénonce dans l'altruisme, c'est précisément un manque de style : l'altruiste, la plupart du temps, n'a que sa propre misère à donner aux autres – il les amoindrit au lieu de les enrichir. C'est pourquoi Nietzsche n'hésite pas à réhabiliter l'égoïsme comme la valeur cardinale de toute morale.

Mais là encore, il faut se garder d'un contresens qui ne révèle que la vulgarité de celui qui le commet : loin d'être le petit égoïsme, mesquin et nombriliste, qui privilégie son confort personnel et se réfugie dans un **hédonisme effréné et narcissique (Egoismus)**, l'égoïsme que prône Nietzsche est l'amour intelligent de sa personne, le **souci de soi (Selbstsucht)**. Ainsi, ce fragment posthume de l'été 1881 :

Faut-il donc que l'on n'ait jamais que l'égoïsme du brigand ou du voleur ? Pourquoi pas celui du jardinier ? Joie à cultiver les autres comme on cultive un jardin !

En cultivant son caractère, le Surhumain, débordant de sa richesse, donne aux autres un exemple d'existence réussie qui ravive chez eux l'amour de la vie. La beauté rend le courage de vivre et accroît la plénitude du monde. C'est le contraire de la pitié. Il faut déjà s'aimer soi-même pour pouvoir aimer les autres. L'existence du Surhumain nous conduit à prendre joie à l'humanité (Freude haben an den Menschen). L'éthique de Nietzsche est une quête singulière de l'excellence : c'est trop en demander pour tous ceux qui ne savent même pas se discipliner eux-mêmes et qui interprètent la morale du philosophe dans le sens d'un immoralisme vulgaire. On interprète toujours le monde à partir de ses propres instincts, de sa vulgarité

³⁶ Nietzsche. *Fragments posthumes*. 1882-1884. 5 [1]. Page 222. § 217.

³⁷ Nietzsche. *Ibidem*. 9 [166]. Page 92. § 116.

ou de sa distinction : il est vrai que si les instincts de Monsieur Comte-Sponville se réveillaient, on pourrait imaginer facilement le tyran qui en sortirait ! Nietzsche est à l'opposé d'un tel laisser-aller et sa morale n'est pas pour tout le monde ! Confondre le règne souverain de soi et la domination crispée sur les autres, c'est justement, pour Nietzsche, confondre le maître et l'esclave ; mais n'est-il pas justement plus difficile d'exiger beaucoup de soi que d'exploiter et d'asservir les autres ? Encore une fois, seule l'élite peut comprendre Nietzsche et il est très facile, pour tous ceux qui n'ont pas sa grandeur d'âme, d'en faire sa plus grotesque caricature, Adolf Hitler. Nietzsche lui-même avait prévu la scandaleuse usurpation dont sa pensée serait victime ; dans une lettre de juin 1884 à son amie idéaliste Malwida von Meysenbug, Nietzsche prophétisait déjà les trahisons à venir :

Je frémis à la pensée de tout l'injuste et l'inadéquat qui, un jour ou l'autre, se réclamera de mon autorité.

Ou encore cet avertissement de l'automne 1884 :

Ici, la voie est libre pour les scélérats.

Pour l'esclave et le dernier homme, la mort de Dieu déchaîne les bas instincts et la cruauté barbare ; mais pour le Surhumain, elle est l'occasion de cultiver sa grandeur d'âme et sa générosité, de manifester sa plénitude. Nietzsche n'est donc pas qu'un destructeur qui célèbre la mort de Dieu ; il nous donne la clé pour reconstruire un édifice qui empêche de sombrer dans un relativisme nihiliste et égalitariste.

Jusqu'à présent, l'éthique élitiste et individualiste de Nietzsche fait davantage du Surhumain un dieu solitaire et solaire, loin au-dessus des hommes, qu'un chef politique. S'il n'intervient pas dans le cours de la civilisation, comment l'homme d'élite pourra-t-il empêcher le nihilisme croissant de niveler le paysage humain jusqu'à la déchéance définitive ? Nietzsche aborde ce problème grâce au thème de la **grande politique** à laquelle il consacre les dernières années de son existence lucide.

3.2.3 Le réformateur de la grande politique

On a souvent prétendu que Nietzsche était un penseur apolitique. Il y a, certes, de bonnes raisons à cela. Naturellement introverti et amoureux de la solitude, Nietzsche n'a pas hésité à écrire :

Il va de soi que [...] tous les partis politiques me répugnent, que le socialisme n'est pas seulement l'objet de ma pitié³⁸.

Par là, il ne faut pas entendre un désintéret pour la chose publique, mais plutôt la condamnation des frontières étroites dans lesquelles s'enferment les querelles politiques. Méprisant la politique à courte vue des nations, il conçoit une **réforme du monde** qui décide pour des millénaires du destin des civilisations. C'est donc à une échelle de temps inhabituelle qu'il faut reposer la question de la vie publique.

A cela s'ajoute le fait que la modernité écarte, rejette les hommes supérieurs et les condamne à une solitude forcée. En d'autres temps, l'élite était honorée comme elle le méritait. Dans la leçon d'introduction à son cours sur Les philosophes préplatoniciens, Nietzsche mesurait le degré de noblesse d'une civilisation aux égards qu'elle accorde à ses grands penseurs :

Les Grecs, écrivait-il alors, ont une prédilection surprenante pour les grands hommes et c'est pourquoi le rang et la gloire de ces individus s'établissent avec une précocité incomparable. On a dit avec raison qu'une époque ne se caractérise pas tant par ses grands hommes que par sa manière de les reconnaître et de les honorer³⁹.

Et Nietzsche de conclure dans une note :

A la question : qu'est-ce qu'un philosophe ? On ne peut absolument pas répondre en partant des temps modernes. Aujourd'hui, le philosophe apparaît comme un voyageur solitaire qui erre au hasard "comme un "génie" téméraire. Qu'est-il dans une culture puissante qui ne se fonde pas sur des "génies" isolés⁴⁰ ?

Nietzsche nous livre ici un élément essentiel : le législateur de l'avenir, c'est le philosophe. La solitude du penseur est un pis-aller des époques décadentes où la culture n'est pas honorée comme il se doit. La solitude est une mesure d'hygiène qui préserve le génie de la petitesse de ses contemporains. La retraite contemplative est une protection nécessaire. Mais, en des temps plus respectueux de la culture, pense Nietzsche, au lieu de confesseurs, nous devons *installer des philosophes, comme des soleils, pour toutes sortes de gens*, tandis que jusqu'à présent les plus sublimes modèles d'humanité ont surtout confectionné des morales pour eux-mêmes⁴¹.

Deux modèles guident étroitement sa réflexion politique qui n'innove en rien :

- D'une part, la **cité platonicienne**, dont il reprend les grandes lignes dans un texte de jeunesse intitulé L'Etat chez les Grecs.

³⁸ Nietzsche. *Ibidem*. 2 [180]. 1885-1887.

³⁹ Nietzsche. Les philosophes préplatoniciens. Leçon 1. Page 83.

⁴⁰ Nietzsche. *Ibidem*. Note.

⁴¹ Nietzsche. Fragments posthumes. 6 [320]. 1880-1881. Page 531.

- D'autre part, les **castes** hindoues du code de Manou, qu'il découvre dans une traduction française de 1888 et auquel il consacre le paragraphe 57 de L'Antéchrist.

Ces deux législations ont en commun la volonté de produire une poignée d'hommes exceptionnels, grâce à l'instauration d'une stricte hiérarchie imitant la nature. La hiérarchie n'est pas injuste (c'est plutôt l'égalité qui l'est) ; elle est la loi de la vie.

L'organisation des castes, écrit Nietzsche, la loi suprême et dominante, n'est que la sanction d'un *ordre naturel*, d'une loi de nature primordiale sur laquelle aucun arbitraire, aucune "idée moderne" n'a de prise [...]. L'organisation des castes, la *hiérarchie*, ne fait que formuler la loi suprême de la vie : la stricte séparation des trois types est nécessaire pour maintenir la société, pour permettre des types toujours plus élevés. Jusqu'au type suprême : *l'inégalité* des droits est la condition nécessaire pour qu'il y ait des droits. Un droit est toujours un privilège.

Nietzsche réclame un despotisme éclairé par le soleil de la culture. Ni noblesse de robe, ni empire de l'argent, ni même noblesse seulement d'épée, au sens strictement traditionnel. Le défenseur de l'élite n'est pas un réactionnaire qui prônerait le retour pur et simple à l'aristocratie traditionnelle de la société sous l'Ancien régime : l'homme noble est, pour Nietzsche, un **aristocrate de corps et d'esprit**, qui unit synthétiquement un corps vigoureux et un haut niveau spirituel. Il ressemble aux philosophes-rois de Platon qui contrebalançaient la douceur de la musique par la vigueur de la gymnastique. Cet élitisme, inédit dans l'Histoire, du moins durablement, est celui d'une royauté spirituelle. Mais, concrètement, l'organisation sociale que Nietzsche propose ressemble fort à celle de la société traditionnelle par sa structure pyramidale :

Une haute civilisation est une pyramide : elle ne peut reposer que sur une large base, elle a pour condition préalable l'existence d'une médiocrité saine et aux assises solides.

La société se divise ainsi en trois castes, cultivant entre elles le *pathos* de la distance. Elle symbolise trois types physiologiques, qui se distinguent par leur mode de vie propre :

- A la tête, l'élite culturelle, le petit nombre de ceux qui ne côtoient que les cimes de la pensée : seigneurs de la culture, ils légifèrent sans s'abaisser aux tâches grossières de l'exécutif. Mais l'excellence est dure : pas de complaisance envers soi-même, seule la médiocrité a le privilège d'être facile et à la portée de tous ! Les devoirs de ces hommes sont à la hauteur de leurs droits : Plus on se rapproche des *cimes*, plus la vie devient *dure* – le froid augmente, la responsabilité augmente. De plus, cette oligarchie culturelle d'exception se doit d'incarner le bonheur, la beauté et la bonté sur Terre. Elle n'a droit ni au pessimisme, ni à l'indignation vengeresse : on ne peut donner aux autres le courage de vivre que si l'on aime soi-même la vie. Ces

hommes règnent parce qu'ils sont, ils ne sont pas libres d'être les seconds. Le vrai pouvoir est pour Nietzsche spirituel et législateur. Véritable conseiller des exécutifs (peu importe qu'ils se nomment roi, prince ou président), le Surhumain prendra en main le destin des civilisations. Il délèguera des hommes supérieurs comme médiateurs entre lui et le troupeau.

- Sous leurs ordres se tiennent les gardiens de la loi, rois, guerriers, juges, chargés du maintien de la sécurité. Ils représentent, dit Nietzsche, ceux dont la force est dans les muscles et le tempérament. Ils constituent le pouvoir exécutif au service des "seigneurs de l'esprit", ils accomplissent à leur place tout ce qu'il y a de grossier dans le métier de régner. Ils se chargent de faire appliquer les lois aristocratiques et sont ainsi les ambassadeurs de l'élite auprès du troupeau. Ce sont les bras droits, les meilleurs disciples de la vraie culture. Le "berger", note Nietzsche dans un fragment de 1885, par opposition au "maître" (le premier, *moyen* de maintenir le troupeau en vie, le second, *but* de l'existence du troupeau⁴².
- Au bas de la pyramide, le corps des activités professionnelles : artisans, négociants, agriculteurs, scientifiques, même certains artistes. Ils constituent le troupeau le plus nombreux, ceux qui ne se distinguent ni par l'esprit, ni par le tempérament : simples rouages inconscients de la tâche pour laquelle ils travaillent, ils permettent aux créateurs de se libérer de l'esclavage du quotidien et de se former spirituellement. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient pour autant malheureux : avoir une utilité publique, continue Nietzsche, être rouage, exercer une fonction, c'est là une destination naturelle : *ce n'est pas la société, c'est la qualité de bonheur* dont l'immense majorité des hommes sont juste capables, qui fait d'eux des machines intelligentes. Pour le médiocre, être médiocre est un bonheur. La maîtrise dans une chose, la spécialisation, est un instinct naturel. Il serait tout à fait indigne d'un esprit un peu profond de trouver à redire à la médiocrité en soi.

Contre la sociologie actuelle, qui conçoit l'exploitation comme une perversion sociale inadmissible et réparable, Nietzsche répond, avec toute la candeur dont seul un créateur est capable, que certains hommes sont des moyens, que c'est leur nature et qu'ils aiment ça ! Pourquoi ce qui est naturel devrait-il nous choquer ? De quel droit corriger la vie ? Ce que Nietzsche pardonne le moins aux socialistes et aux anarchistes, c'est d'avoir dégoûté les petites gens de leur modeste et laborieuse existence et de les avoir poussés, contre leur propre bonheur, à la vengeance et à la ruine !

Les socialistes ont sapé, avec leurs idéaux d'égalité pour tous, la bonne conscience du travailleur. La brèche de la révolte est

⁴² Nietzsche. *Ibidem*. 6 [26]. Page 243.

ouverte ; aussi Nietzsche propose-t-il d'utiliser deux ruses pour redonner au troupeau l'amour et le respect de la culture. Nouveau Machiavel donnant aux masses le courage de vivre, Nietzsche expose ces deux **saints mensonges** au paragraphe 57 de L'Antéchrist :

- D'une part, se servir cyniquement de la religion pour justifier aux yeux du peuple (et dans son propre intérêt) la nécessité de l'organisation sociale : la **fable de la révélation** justifie le respect. En effet, si la loi a seulement été communiquée comme d'origine divine, achevée, parfaite, sans histoire : un cadeau, un miracle, c'est donc qu'il est impie de la remettre en question. Pour tous ceux qui ne sont pas assez forts pour vivre sans Dieu, la religion dispense l'inappréciable bienfait de les rendre contents de leur sort et de leur situation ; elle leur apporte de diverses manières la paix du cœur ; elle ennoblit leur obéissance ; elle leur permet de se réjouir un peu plus, de souffrir un peu plus avec leurs semblables ; elle transfigure, embellit et justifie dans une certaine mesure toute leur vie quotidienne, toute l'abjection et la misère à demi animale de leur âme.
- D'autre part, utiliser le respect de la tradition pour faire accepter cet état de fait : les ancêtres l'ont vécue. Il serait donc criminel de mettre le passé en question. Ici encore, nous voyons que Nietzsche conserve les **moyens** de la société traditionnelle, tout en en modifiant le sens suprême, le but : jamais encore, en effet, une tyrannie de la culture n'a vu le jour.

Pour parfaire son modèle, Nietzsche adapte librement le code de Manou en lui faisant subir deux modifications qu'il trouve chez Platon :

- Dans la religion brahmanique, les castes étaient au nombre de quatre. Nietzsche réunit les deux subdivisions, **vaishyas** (artisans ou marchands) et **soudras** (serviteurs ou hommes de rien) en une seule : les **tchandalas** (large assise de la pyramide).
- Ensuite, il remplace l'élite religieuse par une élite **philosophique**. L'idéal ascétique est encore une volonté de vengeance, les prêtres ne sont donc pas l'aristocratie véritable. Ils obéissent à un **en soi**, ils ne sont donc pas des créateurs.

Une fois la société organisée, le Surhumain peut commencer à légiférer : le réformateur est à la fois médecin et éducateur, il organise méthodiquement la sélection (Zucht) et l'élevage (Züchtung). Le projet politique de Nietzsche n'a rien d'original : il reprend presque textuellement le programme défini par Platon dans la République et manque de détails concrets dans l'exercice même du pouvoir. Le Surhumain est avant tout un sculpteur de soi et la politique lui répugne, comme tous ceux qui **règnent** – et dédaignent

donc de **dominer**. Nietzsche se contente de quelques préceptes sommaires. Citons-en les principaux :

- **Eugénisme international**, manipulations génétiques et anthropoculture pour mettre fin à la vieille pleutrerie des races, des luttes raciales, des fièvres nationales et des jalousies personnelles, aux détestables querelles de clocher entre nations.
- **Mariages et naissances contrôlés** :
 - S'agissant du droit au **mariage**, à chaque caste ses droits et ses devoirs ! Pour le troupeau : Il y a des oies qui ne devraient pas se marier. Il faut que les mariages deviennent *beaucoup plus rares* ! Parcourez les grandes villes et demandez-vous si cette population-là devrait se reproduire ! Qu'ils aillent auprès de leurs gourmandines ! – ne pas faire de sentimentalité au sujet de la prostitution ! Elle ne devrait pas être un sacrifice : les prostituées sont honnêtes, elles n'agissent qu'à leur plaisir, et ne ruinent pas l'homme en lui imposant les "liens du mariage", – ce garrot !⁴³ (en bref, pour parler cru : "allez chez les putes, ça fera moins de dégénérés !"). Quant aux hommes supérieurs, toute aristocratie véritable ne fonde sa lignée ni sur l'argent, ni sur l'amour, mais sur la sélection par le sang : c'est à ce prix que la noblesse parvient à former un **type** qui a besoin, pour s'épanouir, d'une sélection génétique et spirituelle des caractères sur plusieurs générations. Nietzsche, contre Darwin et derrière Lamarck, a soutenu l'hérédité de l'acquis.
 - S'agissant du droit à la **procréation** : Dans tous les cas où l'enfant serait un crime : chez les malades chroniques et les neurosthéniques au troisième degré. Que faire en ce cas ? Les encourager à la continence [...]. Mais le malheur, c'est qu'une certaine impuissance à se "maîtriser" (à résister à des excitants sexuels, si faibles soient-ils) fait partie des suites régulières de l'épuisement général [...]. Mieux vaut envoyer tout de suite chez le pharmacien [...]. La société, en tant que mandataire de la vie, porte *devant la vie*, la responsabilité de toute vie manquée ; elle en paie les frais, elle doit l'empêcher [...]. L'interdiction biblique "tu ne tueras pas !" est une naïveté en comparaison de l'interdiction vitale, autrement plus grave, qui s'adressent aux décadents "tu ne procréeras pas !" [...]⁴⁴. Violation des droits de l'homme ? Ou respect absolu de la vie – qui préfère encore l'absence de vie à une vie manquée ? A vous de juger... selon votre degré de vitalité !
- **Droit élargi à l'euthanasie** : sauver la vie à tout prix, c'est parfois pire que l'enlever – c'est la mépriser. *Morale à l'usage des médecins*. Le malade est un parasite de la société. Une fois atteint un certain état, il est inconvenant de vivre plus longtemps. Continuer à végéter dans une lâche dépendance des médecins et de leurs pratiques, une fois que le sens de la vie, le *droit* à la vie est perdu, cela devrait susciter, de la part de la société, le mépris le plus profond. A leur tour, les médecins devraient être les intermédiaires naturels de ce mépris – pas d'ordonnances, mais, chaque jour, une nouvelle dose de *dégoût* pour leur patient... Créer une nouvelle responsabilité, celle du médecin, pour tous les cas où l'intérêt de la vie, de la *vie montante*, exige que l'on réprime et refoule impitoyablement la vie en train de *dégénérer*, par exemple en ce qui concerne le droit de procréer, le droit de naître, le droit de vivre... Mourir fièrement, quand il n'est plus possible de vivre

⁴³ Nietzsche. *La Volonté de Puissance*. Tome II. Page 349. § 258.

⁴⁴ Nietzsche. *Ibidem*. Page 347. § 252.

avec fierté. Loin d'encourager le meurtre du faible – ce que pourraient comprendre des lecteurs peu scrupuleux –, Nietzsche valorise le code d'honneur au nom de la dignité de l'homme. Sa parole est rude, mais loyale : le suicide, dans les cas les plus désespérés, est encore préférable à une vie végétative qui se méprise et se venge de la santé des autres.

Toutes ces mesures peuvent, il est vrai, nous sembler inquiétantes ; mais n'oublions pas que le Surhumain n'est justement pas de la même trempe que tous les assoiffés de pouvoir qui aspirent à la tyrannie pour se venger de leur vie ratée. Et, avant l'émergence du Surhumain, Nietzsche condamne comme le pire des dangers l'ingérence de l'Etat dans la vie privée : l'Etat-providence est l'antichambre de l'Etat totalitaire. Le système politique qui se rapprocherait le plus de son modèle serait la constitution de petites républiques indépendantes, des Cités-Etat décentralisées et rivales dans la quête de l'excellence : des républiques peuplées de génies, comme il y en eut au temps d'Héraclite ou de Machiavel.

4 Conclusion

Le sens aigu qu'a Nietzsche de la hiérarchie a de quoi choquer notre civilisation malade ; ce qui nous dérange le plus, au fond, c'est l'implacable cohérence de ses idées : derrière notre masque hypocrite, nous pensons tous tout bas ce que Nietzsche pense tout haut.

Qu'advient-il, en effet, si le faible commande au fort ? Il rabaissera inévitablement le fort à son propre niveau de faiblesse, ce qui conduira les deux à devenir également faibles. L'égalité coupe tout ce qui dépasse : c'est le **nivellement par le bas**. De même, si le faible commande au faible (ce qui est le cas dans presque toutes les soi-disant hiérarchies de la modernité, tel l'empire financier), les deux resteront faibles et le faux maître sera indigne de commander. N'est pas digne qui veut, d'être législateur ! [Nietzsche aurait vu, dans tous nos hommes politiques actuels, des bergers parvenus et, dans nos p-d.g. des technocrates aussi serviles que la plèbe qu'ils exploitent ! C'est la **nullité** béate et sado-masochiste] : tous ceux qui sont bons sont faibles ; ils sont bons parce qu'ils ne sont pas assez forts pour être méchants⁴⁶. La seule solution reste donc que le fort commande au faible, car il pourra ainsi l'attirer vers le "haut", c'est-à-dire lui rendre, autant que possible, le goût de la vie et la force pour la compétition. Monter ou

⁴⁶ Nietzsche. *Ibidem*. Page 252. § 707

décliner : il n'y a pas d'autre alternative. La vie est dure, mais c'est la vie : pourquoi la renier ?

Comment expliquer que nous ayons tant de mal à nous détacher de la "bonté", de la "morale", de la "pitié" ? Même au moment où nous comprenons intellectuellement que la morale est une anti-nature, nous ressentons comme une tentation irrésistible et instinctive les valeurs égalitaristes et misarchiques (haine de la hiérarchie) ; peut-être pourrions-nous l'expliquer par le fait que, justement, notre instinct, épuisé par une longue histoire de décadence, ne puisse apprécier à leur juste valeur les accords cruels mais authentiques de la vie. Saturés par des millénaires de nihilisme larvé, nos corps ont gardé gravée dans toutes leurs cellules la mémoire de l'impitoyable dressage d'une morale anti-naturelle. Jadis, l'individu préhistorique devait s'intégrer dans le troupeau pour survivre ; l'apprentissage de l'individualité accompli aujourd'hui en nous la démarche inverse, en intégrant à notre moi la voix du troupeau, ses évaluations, ses valeurs, sa petitesse rassurante. En nous, la culture s'est faite nature, l'habitude sociale s'est organiquement assimilée à notre instinct au point que, chaque fois que nous disons "je", c'est le "je" impersonnel du troupeau qui prend la parole. L'ennemi décadent est donc devenu une partie de nous-même :

Il y a beaucoup, dit Nietzsche, de Socrate en moi.

Il faut donc accomplir sur nous, avec la patience d'une cure de désintoxication, la "dégrégarisation", le chemin à l'envers qui mène de la culpabilité à l'innocence. Chemin difficile, éthique exigeante, la pensée des cimes est sculpture de soi. La **morale des maîtres**, loin d'être le caprice arbitraire d'un tyran immoral, est le martyr ascensionnel d'une nature plus exigeante que celle des autres hommes, une responsabilité plus large que le misérable égoïsme de la survie individuelle ou celle de l'espèce : le souci de faire éclore un jour ce Surhumain qui justifiera le droit à l'existence des autres hommes. Le penseur des cimes nous désigne l'horizon :

Quelle est la seule chose qui puisse nous restaurer ? – *La vue de la perfection*⁴⁶.

* * *

⁴⁶ Nietzsche. *Ibidem*. Page 354. § 275.